

ACTE V, SCENE V.

THOMAS MAUREVERT,

DRAME EN CINQ ACTES,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,



Par MM. Maillan et Legoyt,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 OCTOBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
THOMAS, homme du peuple. . .	M. Guyon.	CATHERINE DE MEDICIS. . .	Mme Fleuville.
LE COMTE DE MAUREVERT. .	M. St-Ernest.	STELLA.	Mme Fles.
TELIGNY	M. Anatole Gras.	UN PAGE.	Mlle Héloise.
LE DUC DE GUISE.	M. Gascin.	UN ENFANT.	Mlle Zoé.
LE CARDINAL DE LORRAINE.	M. Duvillard.	DEUX COMPAGNONS de René.	M. Gilbert. M. Salvador.
RENÉ, herboriste.	M. Saint-Firmin.		
LE GRAND-PREVOT.	M. Eugène.	DEUX VALETS du comte. . .	M. Prosper. M. Boucher.
UN HUISSIER.	M. Vigel.		
UN JUGE.	M. Monnet.	Groupe de masques, Un officier de patrouille.	

L'action se passe a Paris, en 1556, sous le règne de Henri II.

PROLOGUE.

Une place du vieux Paris. Une croix gothique au milieu de la place. A droite, un riche hôtel. Au fond, la rivière. La neige tombe, le vent siffle. Les fenêtres de l'hôtel sont éclairées. Une musique de bal s'y fait entendre : tout y annonce une fête. Au lever du rideau, plusieurs groupes de masques se pressent aux portes de l'hôtel, qui bientôt se referment sur eux. Un inconnu, appuyé contre le mur d'une des maisons de la place, les contemple.

SCENE PREMIERE.

L'INCONNU.

Bonne fête et joyeuse nuit, mes gentilsommes... à chacun son affaire... vous au al, moi sur cette place, attendant la ortune.

SCENE II.

L'INCONNU, DEUX AFFIDÉS, *enveloppés.*

LE PREMIER, *s'approchant de l'inconnu.* Maître !

L'INCONNU. Ah ! vous voilà.

LE SECOND. Serions-nous en retard?

L'INCONNU. Non.

LE PREMIER. A la besogne, et dépêchons, s'il vous plaît, car la bise est glacée : c'est le souffle du diable. Vrai Dieu! si je restais sans agir, je tomberais pour ne plus me relever.

L'INCONNU. Vous agirez.

LE PREMIER. Tout de suite, alors.

LE SECOND. Parlez, que faut-il faire?

LE PREMIER. Donner un coup d'estocade?

LE SECOND. Jeter un homme à l'eau?

LE PREMIER. Piller quelque juif de la cité?

TOUS DEUX ENSEMBLE. Nous voilà!

L'INCONNU. Rien de tout ça.... Dans quelques instans, et j'ai de bons renseignemens, un homme va venir sur cette place; il tiendra un enfant... eh bien! c'est cet enfant qu'il me faut.

LES DEUX AFFIDÉS. Un enfant!

LE PREMIER. Vous vous moquez, maître René.

LE SECOND. Allez chercher une nourrice.

L'INCONNU. Écoutez-moi, écoutez-moi; c'est plus important que vous ne pensez.

TOUS DEUX. Allons donc!

Ils font un mouvement pour s'éloigner.

L'INCONNU. Eh bien! je vais tout vous dire... Vous connaissez ma boutique?

LE PREMIER. Et qui ne connaît pas la boutique de M. René?

LE SECOND. Droguiste.

LE PREMIER. Herboriste.

LE SECOND. Parfumeur.

LE PREMIER. Empoisonneur.

RÉNÉ. Chut! ce n'est pas là votre affaire... Vous connaissez ma boutique?... eh bien! il y a, tout en face, un pauvre ménage, composé de l'homme, de la femme et d'un enfant au berceau; le père et la mère sont de simples ouvriers qui se sont épousés par amour; puis un jour la besogne leur a manqué, et ils ont été droit à la misère. Finalement, la femme est morte ce matin de faim et de douleur; ça fait pitié; mais c'est pas de ça qu'il s'agit : l'autre jour, Lucrézia la bohémienne... (*A ce nom, les deux affidés font un signe de croix.*) Ce nom-là vous fait peur?

UN AFFIDÉ. Il y a de quoi, monsieur René! Si cette sorcière-là ne vient pas d'enfer en ligne droite....

RÉNÉ. Pour ça, c'est possible... Mais enfin je veux vous dire que Lucrézia la bohémienne a vu l'enfant, une toute petite fille, belle comme les anges du Paradis; elle regarda les lignes de son front et de sa main, et me dit : Maître René, cette enfant fera la fortune de celui qui l'aura; il y a en elle des signes merveilleux. Vraiment? que je dis... Alors, moi qui pense à tout, j'imaginai tout de suite d'avoir l'enfant.

LE PREMIER AFFIDÉ. C'est juste.

LE SECOND. Chacun prend son bien où il le trouve.

RÉNÉ. Et voilà pourquoi vous êtes ici. Le père, comme je vous l'ai dit, va venir; il a ses raisons, cela ne vous regarde pas, ni moi non plus.

LE PREMIER AFFIDÉ. Suffit... suffit...

LE SECOND. Et quand nous aurons l'enfant?

RÉNÉ. Vous le porterez chez moi et le remettrez à Lucrézia, tout est convenu.

LE PREMIER. On vient... c'est le guet.

RÉNÉ. Cachons-nous... Mais que vois-je? c'est lui... c'est notre homme. Courage! bonne chance! moi, je vous attends derrière cette maison...

Ils se glissent tous trois et disparaissent derrière les maisons; le guet traverse le théâtre et s'éloigne.

SCENE III.

THOMAS, *les habits déchirés, couvert des haillons de la misère, les pieds nus; il tient un enfant dans ses bras, et cherche à le défendre contre la rigueur du froid.*

C'est bien ici... à droite, m'a-t-on dit, l'hôtel du comte Maurevert... Comme mon cœur bat!... O mon enfant!... mon enfant!... touchons-nous enfin au terme de nos misères?

Il embrasse et dépose au pied de la croix son enfant, qu'il couvre des débris arrachés de ses vêtemens; puis il s'approche de l'hôtel et frappe.

SCENE IV.

THOMAS, DEUX VALETS *en riche livrée.*

UN DES VALETS. Que veux-tu, manant? oublies-tu que tu frappes à la porte d'un gentilhomme?

THOMAS. N'est-ce point ici le logis du noble comte de Maurevert?

LE VALET. Sans doute, c'est ici. Que peux-tu lui vouloir?

THOMAS. Je voudrais le voir et lui parler.

LE VALET, *riant et le regardant avec hauteur.* Toi, lui parler!... Allons... allons... continue ton chemin, mendiant, si tu ne veux que je te chasse à coups de houssine.

THOMAS. Votre maître, vous dis-je, misérables valets... Vous êtes aussi lâches et insolens que vous êtes vils!

LE SECOND VALET. La Seine coule à quelques pas d'ici. Prends garde!

THOMAS. Mais, au nom du ciel, votre maître! je n'ai qu'un mot à lui dire.

LE PREMIER VALET. Les gens de ton espèce n'entrent pas ici. Au large!

Ils vont pour rentrer.

THOMAS. J'entrerai cependant, car il faut que je voie le comte de Maurevert.

LE VALET, *s'armant d'un bâton*. Arrière! ou gare à toi.

THOMAS, *s'élançant sur eux*. Misérables! j'entrerai.

Il les repousse violemment, les terrasse et cherche à ouvrir la porte.

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE MAUREVERT, *en costume de riche gentilhomme, le grand cordon de Saint-Michel sur la poitrine.*

LE COMTE. Holà! qui fait ce bruit? Qui êtes-vous? que voulez-vous? vous osez forcer cette porte! Où sont donc les archers de la prevôté?

THOMAS. Monsieur le comte, j'étais venu pour vous parler, car j'ai quelque chose de grave à vous dire. Vos gens m'ont repoussé; l'un a osé lever un bâton sur moi, je me suis défendu, c'est tout.

LE COMTE. Que me voulez-vous? je ne vous connais pas.

THOMAS. Ordonnez d'abord à vos valets de nous laisser seuls, ce que j'ai à vous dire ne saurait être entendu de pareilles gens.

LE COMTE. Tu caches des sentimens bien fiers sous tes haillons.

Il fait signe aux valets de sortir; ceux-ci obéissent.

SCENE VI.

THOMAS, LE COMTE.

THOMAS. Une pauvre fille vivait sous l'aile de ses parens, pure, belle et sans tache. Cette jeune fille habitait près de cet hôtel un pauvre logis que votre seigneurie a fait abattre pour agrandir son hôtel; elle voyait passer souvent un jeune gentilhomme aux manières séduisantes, aux brillantes armes. Le gentilhomme la regardait avec attention, arrêtait souvent son beau coursier blanc et daignait parler à la jeune fille, qui tremblait et rougissait de tant d'honneur. Une année s'écoula; le jeune homme avait mis aux pieds de la jeune fille son blason et sa couronne de comte; puis, abusant d'une faiblesse, il avait assouvi une passion de quelques instans. Le lendemain il était allé guerroyer en Italie. (*Le comte fait un mouvement.*) Qu'avez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE. Rien... Continuez!...

THOMAS. Il était parti, dis-je, pour guerroyer en Italie, laissant seule, sans appui, celle qu'il avait séduite et que de cruels parens chassèrent honteusement. (*Le comte fait un nouveau mouvement.*) Vous frémissez, monsieur le comte... je comprends votre indignation... Quelques mois après, elle était mère; mais elle payait bien cher le court bonheur d'embrasser une fois seulement le fruit de son sein... elle expira dans un baiser de tendresse ineffable, et s'envola au ciel... Avant de mourir, elle confia son enfant à une femme qui le recueillit par pitié, et lui remit un coffre scellé dans lequel se trouvaient les preuves de la haute naissance de son fils. Toutefois ce coffre ne devait lui être donné que lorsqu'il aurait atteint l'âge d'homme, et qu'il pourrait lui-même réclamer ses droits sacrés.

LE COMTE. Eh bien!... que voulez-vous dire?

THOMAS. Le séducteur qui laissa mourir la fille du peuple après l'avoir flétrie, c'était vous, monsieur le comte! l'enfant qui vient réclamer ses droits, c'est moi!

LE COMTE, *le regardant avec hauteur*. Vous! Et qui me dit que vous n'êtes pas un aventurier voulant s'introduire par une ruse criminelle dans une noble famille? En vérité, votre audace serait grande! et le prevôt me ferait bientôt justice de cette coupable tentative.

THOMAS, *lui remettant un coffret*. Voici les preuves de ma naissance.

LE COMTE. Ces preuves ne sont point émanées de mes mains.

THOMAS. Daignez voir, monsieur le comte!... les temps de votre jeunesse sont bien loin déjà de votre souvenir.

LE COMTE, *avec dureté*. Encore une fois, je n'ai rien écrit, rien reconnu... laissez-moi.

THOMAS. Au nom du ciel, monsieur le comte, daignez ouvrir ce coffre.

LE COMTE. Vous m'avez entendu... retirez-vous...

THOMAS. Par pitié, monsieur le comte! au nom de ma mère qui vous entend, au nom de la justice, de tout ce qu'il y a de saint et de sacré! pour votre honneur, monsieur le comte!

LE COMTE. Pour mon honneur! Qu'oses-tu dire, manant?... Et qui es-tu pour me parler de mon honneur! Allons! j'ai été fou de descendre jusqu'à écouter tes misérables inventions!

THOMAS, *à genoux*. Ne rejetez pas une prière, la plus sainte de toutes, monsieur le comte, ouvrez votre ame à la pitié... je ne suis pas indigne de vous, monsieur le comte, ma vie fut toujours noble et pure. Hélas! je suis père aussi, moi, misérable, moi couvert de haillons, une épouse adorée que j'avais aimée de toutes les forces de mon ame, vient de mourir me laissant dans la douleur et le désespoir.... Eh bien, monsieur le comte, mon enfant est ma seule consolation...(*Se levant et prenant l'enfant qu'il dépose aux pieds du comte.*) Au nom de cette pauvre mais innocente créature qui souffre de la faim et du froid comme moi, pitié, monsieur le comte, pitié pour votre fils... (*le comte le repousse*) oui, pour votre fils, car je le suis, j'en jure par Dieu qui m'écoute; je ne suis pas un aventurier, je suis votre enfant, je le sens au fond de mon ame; à votre vue, monsieur, il m'a pris comme un frissonnement de respect et de piété filiale... mes entrailles ont tressailli, et une voix puissante, la voix de la nature m'a crié : A genoux, voici ton père!

LE COMTE. Cette voix a menti, car je ne l'ai pas entendue, moi. (*Faisant un mouvement pour rentrer.*) Arrière, que je passe!

THOMAS, *se relevant avec indignation*. Ah!

LE COMTE. Oserais-tu..

THOMAS. Oh! pardon, pardon, monsieur le comte; si vous ne me reconnaissez pas pour votre fils, moi je vous reconnais pour mon père, et je vous respecte.

Il s'incline devant le comte, qui sort à droite.

SCENE VII.

THOMAS, *seul*.

Parti!... il est parti!... plus d'espoir... Repoussé... chassé de la maison de mon père... que devenir?.... Le vent souffle et la neige tombe à flots..... ma pauvre enfant!!.... Si je pouvais la réchauffer de mes baisers. (*Il l'embrasse.*) Le froid et la faim la torturent... la faim!... depuis ce matin plus rien dans mon logis, plus rien que le corps de ma pauvre femme, morte, morte de misère... et moi j'ai erré toute la journée implorant la pitié, la miséricorde, et pas un, pas un ne m'a compris.... Ville maudite! qui n'a ni une obole ni une larme pour le malheur!... Il faudra donc mourir!... Oh! mes forces me trahissent... mes pieds et mes mains s'engourdissent... dans ma tête s'allument d'étranges vertiges... un nuage passe sur ma vue... (*Il tombe épuisé sur le piédestal de la croix.*) Sauvez donc mon enfant, mon Dieu qui êtes mort sur la croix et qui avez aussi tant souffert! Je me sens faible à défaillir...Oh! oh! que se passe-t-il donc en moi?

Il tombe sans mouvement.

SCENE VIII.

THOMAS, RÉNÉ.

Réné rentre avec les deux hommes qui l'accompagnent, s'approche de Thomas, et lui retire doucement, l'enfant qu'il remet à ses compagnons.

RÉNÉ. Partons... (*Ses yeux s'arrêtent sur Thomas étendu à terre.*) Ah! mais ce pauvre diable... je ne puis pourtant pas le laisser mourir là... c'est bien assez de lui avoir pris son enfant, non pas que je me le reproche, car enfin, dans sa misère, qu'est-ce qu'il en aurait fait? (*Tirant de son sein un flacon qu'il approche des lèvres de Thomas.*) Quelques gouttes de cet élixir-là, ça ranimerait un mort. (*Thomas fait un mouvement.*) Bon! le voilà qui revient.

THOMAS, *reprenant peu à peu ses sens, et promenant ses regards autour de lui.* Mon enfant! où est mon enfant? (*Courant à Réné qui fuit.*) Vous m'avez pris mon enfant, rendez-le-moi.

RÉNÉ. Votre enfant! je ne sais...

THOMAS. Tu as pris mon enfant, misérable, rends-le-moi, ou malheur à toi!

RÉNÉ. Par la sainte Vierge, je n'ai pas pris votre enfant, je vous le jure; mais laissez-moi, vos mains sont de fer.

THOMAS. Mais tu étais ici, tu as vu les ravisseurs, réponds!

RÉNÉ. Je n'ai rien vu ni entendu, ce sont vos cris qui m'ont fait sortir de mon logis.

THOMAS. O malheureux, malheureux que je suis!

RÉNÉ. Eh! votre enfant est peut-être mort de froid, et quelques religieux l'auront emporté en passant.

THOMAS. Emporté mon enfant!... mort ou vivant, je l'aurai, ils me le rendront.. mais où les retrouver?... où ont-ils passé? (*S'élançant dans toutes les directions.*) La nuit est noire... mon Dieu, je n'aperçois rien!

Il s'approche de la rivière et cherche dans le lointain.

RÉNÉ, *à part*. Va, va, ils sont loin... C'est égal, je ne sais pas pourquoi sa douleur me fait mal.

THOMAS, *poussant un cri*. Ce sont eux! je les vois traverser la rivière dans une barque! Arrêtez, misérables! arrêtez! pas de doute, ils m'ont entendu, car ils redoublent de vitesse.

Il monte sur le parapet du pont.

RÉNÉ. Eh! bon Dieu, l'ami, qu'allez-vous faire? la rivière est froide et commence à charrier.

THOMAS. Qu'importe! mon enfant! mon enfant!

Il s'élance dans la rivière.

ACTE PREMIER.

A l'hôtel Soissons. — Le théâtre représente l'intérieur de l'Oratoire de la reine Catherine de Médicis. Porte au fond donnant sur une galerie. Deux portes latérales : celle de gauche est pratiquée dans la boiserie, et s'ouvre à l'aide d'un ressort.

L'action se passe à Paris, en 1572, sous le règne de Charles IX.

SCENE PREMIERE.

STELLA, *seule.*

La reine va bientôt venir, ne négligeons rien pour lui plaire. (*Disposant des fleurs sur un meuble.*) Voici les fleurs qu'elle aime....puis son rosaire bénit par le Saint-Père... et qui fut fait, dit-on, du bois des oliviers à l'ombre desquels Notre-Seigneur se reposa..... Puisse cette sainte relique la préserver de tout danger et la rendre heureuse ! (*Avec un soupir.*) Heureuse !... les reines le sont toujours.

SCENE II.

STELLA, RÉNÉ, *entrant par la porte secrète.*

RÉNÉ. Eh ! ne l'es-tu donc pas, toi ?

STELLA. Ah ! c'est vous, mon bon Réné !... Mais... par où êtes-vous donc entré dans cet oratoire?

RÉNÉ. Ne me demande jamais par où j'entre, par où je sors... Devant moi s'ouvrent toutes les portes; derrière moi toutes se ferment... Ce palais m'est connu, comme ma pauvre échoppe d'autrefois... tu sais bien, Stella, cette pauvre échoppe où tu as été élevée et nourrie par Lucrézia, toi maintenant la première fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis.

STELLA. Et c'est grâce à vous, mon bon Réné, car, vous me l'avez dit souvent, j'étais mourante de froid et de faim, quand vous m'avez recueillie dans mon berceau sur le parvis Notre-Dame..... Et mon père et ma mère, que le malheur sans doute obligea de dire à leur enfant un si cruel adieu... que ne les ai-je connus !... Hélas! il ne me reste d'eux qu'un souvenir, cette petite croix d'or que je conserve sur mon sein avec amour et piété..

Elle l'embrasse.

RÉNÉ. Oh ! oh ! cette petite croix d'or te sera peut-être plus utile que tu ne penses... Qui sait si tes parens ou l'un d'eux au moins n'existent pas ? Un père abandonne-t-il ainsi son enfant sans espérance de le retrouver un jour? Le hasard amène souvent d'étranges rencontres, Stella.

STELLA. Oh ! je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois.

RÉNÉ. Ce que tu me dois !... au contraire, c'est moi qui te suis redevable... je me le rappellerai long-temps ce beau jour où je te conduisis à Notre-Dame pour voir la reine, qui devait y venir avec M. le duc d'Anjou ; je te tenais par la main, regardant et écoutant ce qui se disait de toi : « Voyez ses yeux, s'écriait l'un. — Et son front, répondait l'autre; les anges du ciel ne sont pas plus beaux. » Au même instant, retentissent ces mots : « La reine ! la reine ! — Quelle est cette jeune fille ? dit-elle en passant près de nous. — C'est la mienne, madame la reine... et à votre service. — Eh bien ! qu'elle me suive. » Et une heure après, au sortir de l'église, elle te fit monter dans un beau carrosse tout tendu d'or et de soie, et me dit, en me jetant une bourse : « A l'hôtel Soissons. » J'eus garde de manquer au rendez-vous... Sa majesté me demanda à quoi j'étais bon ; herboriste de mon état, je possédais quelques petits talens que la reine sembla apprécier beaucoup; elle me prit à son service en qualité de parfumeur, et depuis, son cœur n'a pas tari en bontés pour moi... Je suis devenu maître Réné, en apparence simple parfumeur de la cour, mais au fond l'homme essentiel, l'homme puissant; on me flatte, on me caresse, et je vois chaque jour les ducats élever dans mon coffre-fort leurs belles colonnes do-

rés... Ah! c'est un bon métier que le mien!

STELLA. Et que contient de nouveau cette corbeille?

RÉNÉ, *déposant la corbeille, et l'ouvrant.* Regarde, curieuse!

STELLA. Des drageoirs... des collets à la mode de Milan!... des ganteries de Flandre... des orfévreries et des miroirs de Venise!... Oh! le bel anneau!

Elle s'apprête à l'essayer.

RÉNÉ, *vivement.* Non, non...

STELLA. Et pourquoi?

RÉNÉ, *fermant la boîte qui contient l'anneau.* C'est un secret entre la reine et moi.

STELLA. Un secret!

RÉNÉ, *reprenant sa gaîté.* N'as-tu pas aussi les tiens?

STELLA. Moi!

RÉNÉ. Dis-moi, Stella... tu n'es pas fâchée de voir finir les hostilités entre les catholiques et les protestans?

STELLA. C'est une si belle chose que la paix.

RÉNÉ, *avec ironie.* Oui, le bonheur de la France t'intéresse beaucoup.

STELLA. Est-il bien vrai qu'à l'occasion du mariage de la princesse Marguerite tous les chefs huguenots doivent venir à Paris?

RÉNÉ. Et j'en connais un qui ne sera pas le dernier à s'y rendre...

STELLA. Vous?

RÉNÉ. Et toi aussi... c'est le jeune et beau comte Téligny... le neveu de l'amiral de Coligny... Eh bien! tu baisses les yeux, tu ne réponds rien?...

STELLA. Et que vous dirai-je que vous n'ayez deviné?

RÉNÉ. A la bonne heure.

STELLA. Pardon, mon bon Réné, de vous l'avoir si long-temps caché... je craignais votre colère... un protestant!...

RÉNÉ. Est-ce que j'ai de ces scrupules-là, moi!... Au temps où nous vivons, il faut avoir des amis partout.

STELLA. Oh! que vous me rendez heureuse!

RÉNÉ. Tu le seras bien davantage, lorsque je t'apprendrai que le nouvel ambassadeur huguenot, chargé par le prince de Condé de stipuler les dernières conditions de la paix, n'est autre que le comte Téligny.

STELLA. Est-il possible?... Et quand arrive-t-il?

RÉNÉ. Il est ici.

STELLA, *ivre de joie.* Ici! à l'hôtel Soissons?

RÉNÉ. A l'hôtel Soissons.

STELLA. Et je le verrai?

RÉNÉ. Avant qu'il ait vu la reine.

STELLA. J'entends marcher.

RÉNÉ. Je sais ce que c'est... (*Poussant le bouton de la porte secrète.*) Entrez, entrez, monsieur le comte.

SCENE III.

LES MÊMES, TÉLIGNY.

STELLA, *courant à lui.* O mon ami, quelle joie! quel bonheur!

TÉLIGNY, *à Réné.* Veille à ce qu'on ne puisse nous surprendre.

RÉNÉ, *à part, en se retirant par la porte de la galerie.* Allons, allons... si ce mariage peut se faire, cela me mettra un pied dans le camp protestant... et, quoi qu'il arrive... je retomberai désormais sur mes jambes.

Il sort.

SCENE IV.

TÉLIGNY, STELLA.

TÉLIGNY, *regardant autour de lui.* L'oratoire de Catherine de Médicis! c'est ici qu'elle prie ou tient conseil... c'est ici qu'elle me recevra sans doute!

STELLA. O mon Dieu! mon ami, séparé de moi depuis si long-temps, vous ne m'avez encore rien dit... vos regards ont à peine rencontré les miens... Ne m'aimeriez-vous plus?

TÉLIGNY. Ne plus t'aimer, Stella!...

STELLA. Oh! oui, je suis injuste. Quelle meilleure preuve d'amour pouviez-vous me donner! votre première pensée, votre premier vœu a été pour moi... c'est moi que vous avez voulu voir avant même de voir la reine...

TÉLIGNY. Oui, j'ai voulu te voir... Dis-moi, Stella, la reine t'aime et te traite comme sa fille... elle doit avoir peu de secrets pour toi... Comment t'a-t-elle parlé de l'événement qui se prépare... de la prochaine réunion de tous les chefs protestans à Paris?... tu ne réponds pas?

STELLA. C'est que l'ambassadeur protestant m'interroge quand je voudrais parler au comte Téligny, à vous que j'aime de toutes les forces de mon ame... Ah! j'ai été bien malheureuse, allez... j'ai bien souffert de votre absence. Mais à votre tour, monsieur, répondez-moi donc. Hélas! vous ne m'aimez plus... je le vois...

TÉLIGNY. Stella, tu t'alarmes à tort... mon amour est toujours le même dans

mon cœur; mais, chargé aujourd'hui d'une mission importante, mille craintes m'assiégent malgré moi... Je songe que bientôt je paraitrai devant Catherine de Médicis, devant cette femme qui, pour arriver à son but, passe par tous les chemins; cette femme, dont l'ambition a fait si longtemps saigner le cœur de la France; cette femme, qui vendrait son ame pour un fleuron de plus à sa couronne, pour une fleur de lis de plus à son manteau; cette femme Judas, qui embrasse et tue...

STELLA. O Téligny! qu'osez-vous dire de madame la reine?

TÉLIGNY. Ce que j'ose dire, Stella?... Oh! tu ne la connais pas, en vérité, car tu saurais alors...

STELLA. Mais madame Catherine a l'ame noble et généreuse; c'est elle qui m'a élevée, qui m'a entourée de soins, de bontés.

TÉLIGNY. Allons! il est temps de te désabuser!.. Crois-tu donc, Stella, que c'est par amour pour toi qu'elle t'a fait élever avec tant de soins, qu'elle t'a traitée comme la plus chérie de ses filles d'honneur?

STELLA. Mon Dieu! vous m'effrayez! que voulez-vous dire?

TÉLIGNY. Tu ignores donc ce qui se passe ici? Ecoute : sais-tu pourquoi la reine entretient près d'elle avec tant d'intérêt et de tendresse apparente un si grand nombre de filles d'honneur, toutes belles, toutes séduisantes?

STELLA. C'est par bonté d'ame, Téligny!

TÉLIGNY. Pauvre enfant! Non, ce n'est pas par bonté d'ame... elle a un autre but, vois-tu, un but infâme...

STELLA. Mais lequel, mon Dieu?

TÉLIGNY. Eh bien! celui de séduire par ces jeunes filles tous ses ennemis, afin d'avoir leurs secrets.

STELLA. Que dites-vous? Quoi! la reine...

TÉLIGNY. Oui, oui... elle les élève dans ce but, avec cette pensée... si je pouvais ainsi dire, elle les dresse à plaire, à séduire... (*Stella pousse un cri d'horreur.*) Oh! oui, je comprends ton indignation. Tu es restée pure au milieu de cette cour souillée par le vice et la dépravation; et c'est pour cela que je t'ai aimée.

STELLA. Répète-le-moi, Téligny, dis-moi qu'il est bien vrai que tu m'as aimée, que tu m'aimes encore... car pour toi, Téligny, je me suis perdue..... pour toi j'ai tout sacrifié; pour toi j'ai bravé jusqu'au remords... Ah! c'est que je t'aime, moi, vois-tu!... c'est que je t'aime de mon premier et dernier amour... c'est qu'il me faudrait mourir si tu pouvais m'oublier un jour..

TÉLIGNY. T'oublier! ah! rassure-toi, Stella; mais enfin tu comprends.., dans le poste que j'occupe, mille inquiétudes, mille ennuis secrets...

SCENE V.

LES MÊMES, RÉNÉ, *rentrant précipitamment.*

RÉNÉ. La reine!... vite, vite, monsieur le comte..

TÉLIGNY. Adieu, Stella.

STELLA. On approche... Hâtez-vous...

Téligny sort guidé par René.

SCENE VI.

STELLA, *seule.*

Ah! mon Dieu!... mon trouble... mon agitation.... Je ne puis paraître ainsi devant la reine. Comment sortir? (*Cherchant autour d'elle.*) Ah! par cette porte, qui conduit à l'appartement des filles d'honneur...

Elle sort.

SCENE VII.

LA REINE, LE CARDINAL DE LORRAINE *et* LE DUC DE GUISE, UN OFFICIER.

LA REINE. Par ici, messieurs... Cette porte, qui mène aux appartemens du roi, est gardée. (*Désignant celle par où Stella est sortie.*) Celle-ci donne chez mes femmes; mais la double issue a été soigneusement fermée par mes ordres... Nous sommes donc seuls, messieurs... Asseyez-vous et écoutez-moi...

DE GUISE. Parlez, madame...

LA REINE. Je vous annonce que le roi consent enfin à l'exécution du grand projet que je vous ai soumis, et que vous approuvez tous deux... Duc de Guise et cardinal de Lorraine, puis-je toujours compter sur votre appui?

TOUS DEUX ENSEMBLE. Toujours, madame.

LA REINE. Point de doute, la postérité nous absoudra quand elle saura qu'il n'y avait plus de gouvernement possible avec la huguenoterie, et que ce beau royaume

s'en allait à sa perte. (*Bruit dans la galerie du fond.*) Qu'est-ce? Qui vient là?...

UN OFFICIER. Monsieur l'ambassadeur des protestans, admis à saluer sa majesté, sollicite l'honneur de lui être présenté sur-le-champ.

LA REINE, *aux Guise.* Nous pouvons maintenant écouter toutes leurs propositions. (*A l'officier.*) Que l'envoyé de notre cousin de Condé soit introduit sur-le-champ. (*Bas au duc de Guise et au cardinal de Lorraine.*) La partie est engagée, il faut la gagner.

UN OFFICIER, *annonçant.* Messire le comte de Téligny.

SCENE VIII.

LES MÊMES, TÉLIGNY, SEIGNEURS PROTESTANS.

Téligny s'incline devant la reine.

LA REINE. Nous savons gré à notre cher cousin de Condé d'avoir choisi pour ambassadeur le comte de Téligny, long-temps l'ornement de notre cour, et que nous y retrouvons aujourd'hui avec plaisir. Je m'attendais à voir avec vous votre oncle, le vénérable Coligny, que Dieu garde.

TÉLIGNY. Votre majesté ne tardera pas à recevoir ses hommages... Je l'ai laissé en disposition de se rendre auprès d'elle.

LA REINE. Qu'il soit le bien venu... Je bénis sa présence parmi nous, puisqu'elle est un gage de paix.

TÉLIGNY. La paix, madame, est le but de ma mission, et c'est afin de vous l'apporter bonne, solide et franche, que monseigneur et maître Louis Bourbon de Condé, premier prince du sang, m'a envoyé vers vous

LA REINE. Autant que notre cousin de Condé, nous déplorons ces guerres qui déciment les plus zélés serviteurs de la royale maison de France; autant que votre seigneur et maître, messire, nous désirons qu'un traité loyal vienne réunir les deux partis.

TÉLIGNY. Puisse Dieu vous entendre!... Un mot de vous, madame, et monseigneur de Condé rentrera dans Paris en sujet fidèle et soumis.

LA REINE, *à part.* C'est ce qu'il me faut. (*Haut.*) Voyons, asseyez-vous, monsieur l'ambassadeur, et causons amicalement... Que demande mon cher cousin?

TÉLIGNY. En toute ville de France, le libre exercice de la religion protestante, sans querelles, sans vexations, sans actes arbitraires.

LA REINE. C'est aussi notre désir.

TÉLIGNY. Nulle autre pensée ne peut entrer dans le cœur de votre majesté, je le sais... Mais en ces temps de trouble et de faction, les volontés les plus fortes viennent souvent se briser contre les exigences des partis... Au nom de la cause qu'il défend, monseigneur et maître demande à maintenir garnison dans les trois places de sûreté que j'aurai l'honneur de désigner à votre majesté.

LA REINE. Et quelles sont ces trois places?

TÉLIGNY. Orléans, Blois, Tours.

Mouvement du duc de Guise et du cardinal de Lorraine.

LA REINE, *se contenant.* N'est-ce que cela, monsieur l'ambassadeur?... Bien que j'aie droit d'être offensée d'une telle défiance, je ne veux pas cependant reculer la première dans la voie que nous avons prise... Le repos du pays est nécessaire, et pour l'obtenir il n'est point de sacrifices que je ne fasse... Vous aurez ce que vous demandez.

On entend au dehors un coup d'arquebuse, et un officier du palais entre en désordre.

UN OFFICIER. Madame la reine! madame la reine! l'amiral de Coligny vient d'être blessé d'un coup d'arquebuse, aux portes de l'hôtel.

Vive rumeur.

TÉLIGNY. Justice et vengeance, madame! Pendant que nous délibérions froidement ici, un assassinat se commettait aux portes de votre palais... Madame, il faut que prompte justice soit faite, ou je quitte Paris, emmenant tous nos frères avec moi.

LA REINE. Calmez-vous, monsieur le comte; vous me voyez aussi indignée que vous du crime qui vient d'être commis... Vous demandez justice? justice vous sera faite. Revenez ce soir accompagné de tous les chefs protestans, et je vous remettrai l'acte qui doit désormais pacifier la France... Quant au coupable, dont le châtiment nous importe autant qu'à vous, soyez sûr qu'il se retrouvera... et, je le jure, sa tête fût-elle surmontée d'une couronne de duc ou de comte, sa tête tombera.

TÉLIGNY, *prenant congé de la reine.* J'y compte, madame... A ce soir.

LA REINE. A ce soir...

Téligny sort.

SCENE IX.

LA REINE, LE DUC, LE CARDINAL.

LE DUC. Mais, madame, si vous laissez le prince de Condé mettre garnison dans les trois places de sûreté qu'il demande, à quoi sert le projet en question? Les huguenots seront toujours maîtres de la France.

LA REINE. Ne craignez rien; ce qu'il nous faut, c'est que les huguenots rassurés restent à Paris; je remettrai ce soir, en leur présence, l'acte de concession qu'ils me demandent; mais je saurai bien empêcher que Téligny arrive jusqu'à Orléans. (*Ils se lèvent.*) Allez, messieurs, et comptez sur moi comme je compte sur vous!

Ils sortent.

SCENE X.

LA REINE, *seule*.

Fatalité maudite! cet accident inattendu multiplie les difficultés autour de moi; le coupable est sans doute un des nôtres... Si je le livre, je perds la confiance des catholiques; si je laisse le crime impuni, les huguenots quittent Paris... J'y réfléchirai; mais, avant tout, il ne faut pas que Téligny arrive jusqu'à Orléans. Mais où trouver un homme assez dévoué pour être un seul instant l'instrument aveugle de ma politique.

Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.

SCENE XI.

LA REINE, UN PAGE.

UN PAGE, *annonçant*. Le confesseur de sa majesté la reine.

LA REINE. Je ne puis le recevoir.

LE PAGE. Maître Ruggeri, l'astrologue de la reine.

LA REINE. Plus tard.

Les deux personnages traversent la galerie du fond, et s'éloignent.

LE PAGE. Maître Réné, parfumeur de la reine.

LA REINE, *vivement*. Qu'il entre.

SCENE XII.

LA REINE, RÉNÉ.

LA REINE. Réné, il me faut un serviteur dévoué, prêt à tout faire, tout, sans réfléchir, sans murmurer, une ame damnée enfin... tu m'as souvent parlé d'un homme dont l'épée et la main sont de fer, un homme que le danger fait sourire..... va me chercher cet homme.

RÉNÉ. Votre majesté est la plus puissante des reines; mais lui amener cet homme est impossible.

LA REINE. Impossible!...

RÉNÉ. Il a juré aux nobles et aux grands une haine telle que, pour rien au monde, vous ne lui feriez franchir le seuil de votre palais.

LA REINE. Eh bien! enveloppée d'une cape, la figure couverte d'un masque, j'irai le trouver, moi... Ce n'est pas la première fois que j'aurai ainsi heurté de nuit à ta porte.

RÉNÉ. C'est bien; mais ce n'est peut-être pas assez .. C'est difficile, fort difficile...

LA REINE. Deux mille ducats, Réné, si tu me fais réussir.

RÉNÉ, *à part*. Nous y voilà... (*Haut*) Eh bien! madame la reine, venez, et nous verrons.

LA REINE. Va m'attendre en ton logis...

Elle sort.

SCENE XIII.

RÉNÉ, *seul*.

Diable!... voilà une bonne occasion de faire la fortune de Thomas et d'augmenter la mienne... Allons tout préparer pour cette entrevue. (*Il ouvre la petite porte du fond et s'arrête.*) J'ai entendu de ce côté comme un soupir étouffé... Qui peut donc être là?...

Il va à la porte par où est sortie Stella; cette porte s'ouvre brusquement, et Stella, pâle et hors d'elle, se précipite dans les bras de Réné.

SCENE XIV.

STELLA, RÉNÉ.

STELLA. Ah! Réné! Réné! si vous saviez!

RÉNÉ. Comment se fait-il....

STELLA. Tremblante à l'approche de la reine, je m'étais réfugiée dans ce passage; mais point d'issue... et il m'a fallu rester; là, derrière cette draperie, immobile et muette!... J'ai tout entendu!... Téligny!.. Téligny!... il faut que je le sauve à tout prix.

RÉNÉ. Ah! mon Dieu, mon Dieu! où va-t-elle?... Quelle imprudence. (*Appelant.*) Stella? Stella?

Il sort par la même porte.

ACTE DEUXIEME.

L'habitation de Réné; tous les ustensiles d'un chimiste.

SCENE PREMIERE.

RÉNÉ, *se laissant tomber sur une chaise.*

Je tombe de fatigue ,.. ah! mes pauvres jambes, vous en avez vu de belles... jamais de ma vie je n'avais tant couru... et, à mon âge .. oh! c'est sûr, j'en ferai une maladie... Petite folle... et je n'ai pu la rejoindre... Point de doute, elle est allée à l'hôtel du comte Téligny... et là, elle va parler, me perdre, me faire chasser de la cour, car la reine croira que c'est moi qui l'avais cachée pour épier ses secrets! Ah! ça va faire de jolies choses tout ça... si demain Paris n'est pas à feu et à sang, ce sera du bonheur... et c'est une petite fille amoureuse qui en sera cause... Et voilà: on est toujours dupe de sa bonté. . Si je n'avais pas ménagé cette entrevue, ça ne serait pas arrivé... il est vrai que je ne l'ai pas fait pour rien... c'est égal, si j'avais su... (*On frappe.*) Déjà la reine... ah! mon Dieu! si elle savait...

Il va ouvrir.

SCENE II.

RÉNÉ, LE COMTE MAUREVERT, *mis en homme du peuple.*

RÉNÉ, *à part.* Une figure étrangère?

LE COMTE. Vous êtes M. Réné, parfumeur de la reine?

RÉNÉ. A votre service.

LE COMTE. Un siége!..

RÉNÉ. Plait-il?

LE COMTE. Un siége!..

RÉNÉ, *à part.* Eh bien! il ne se gêne pas.

LE COMTE. Eh bien?

RÉNÉ, *lui offrant un siége.* Voilà, voilà. (*A part.*) Drôle de chrétien! qui diable ça peut-il être?

LE COMTE. Approchez, répondez-moi... (*Réné s'approche avec un mouvement d'effroi instinctif.*) Il y a douze ans environ, par une nuit de carnaval, sur une place de Paris, à la porte d'un somptueux hôtel, un homme tomba sans connaissance, engourdi par le froid; cet homme tenait dans ses bras un enfant qui lui fut enlevé, je ne sais par qui...

RÉNÉ. Ni moi non plus.

LE COMTE. Cet homme en courant après les ravisseurs, se jeta à la nage. On le retira de l'eau, demi-mort et presque sans mouvement. De prompts secours étaient nécessaires, il fut transporté dans l'échoppe la plus voisine, c'était la vôtre.

RÉNÉ. C'est vrai.

LE COMTE. Il y resta trois jours, puis, maudissant la ville où il avait tant souffert, il résolut de mourir, mais en brave, et partit pour l'armée d'Italie. Pour des motifs qu'il est inutile de vous dire, je le fis suivre partout et long-temps. Mais l'affidé chargé de cette mission mourut, et dès ce moment je perdis les traces de cet homme.

RÉNÉ. Pardon, je ne...

LE COMTE. Ah! c'est ici que j'ai besoin de vous. Hier seulement l'avis m'est venu que vous aviez conservé quelques relations avec la personne dont je vous parle. Que savez-vous?

RÉNÉ, *hésitant.* Eh! eh!

LE COMTE. Vous balancez..

RÉNÉ. Non, mais quand on demande un service, (*jouant avec son escarcelle*) il y a une certaine manière de s'y prendre

LE COMTE. Oui.

Il découvre son pourpoint.

RÉNÉ, *tendant la main et à part.* Il y vient.

LE COMTE, *découvrant un poignard.* Vous parlerez...

RÉNÉ. Tout de suite... tout de suite... Cet homme dont vous parlez se nomme Thomas.

LE COMTE. Après?

RÉNÉ. Il a été en effet à l'armée d'Italie.

LE COMTE. Après?

RÉNÉ. Il y a fait des merveilles.

LE COMTE, *vivement.* Oh!.. je le sais... après?..

RÉNÉ. A la suite d'une blessure, désespérant, à cause de sa naissance, d'arriver jamais à quelque chose, il quitta l'armée et revint à Paris.

LE COMTE. Il y est en ce moment?

RÉNÉ. Oui.

LE COMTE. Je le trouverai?

RÉNÉ. Ici.

LE COMTE. Ici!... (*A part et marchant à grands pas.*) Mon fils ici... Après tant d'années de souffrances et de remords, je vais le revoir... mon sang se réchauffe dans mes veines, mon cœur bat plus vite... Eh! que je l'embrasse... Réné, Réné, conduis-moi vers lui...

RÉNÉ, *désignant une porte à droite.* Dans cette chambre.

LE COMTE *s'y précipite, et s'arrête tout-à-coup.* Non, non..... ce n'est point ainsi que je dois le revoir... Il faut que la réparation soit égale à... Réné, je te quitte, veille sur lui, ne sortez pas d'ici ; qu'il ne puisse s'éloigner de cette maison, et surtout le plus grand mystère, pas un mot sur tout ce qui s'est passé entre nous.

Il sort.

SCENE III.

RÉNÉ, *seul.*

Ne pas sortir!... ne pas sortir!... mais Stella!... il faut que je sache ce qu'elle est devenue, et d'un autre côté la reine ne peut pas tarder à venir. (*Se prenant la tête dans les deux mains.*) O mon Dieu!... que faire... que faire?.. (*Se frappant le front.*) Ah! une idée... si je chargeais Lucrézia... oui!... oui... c'est cela.

SCENE IV.

RÉNÉ, THOMAS MAUREVERT.

THOMAS, *sortant de la porte à droite.* Bonsoir, Réné.

RÉNÉ, *très-vite.* Bonsoir, bonsoir, Thomas.

THOMAS. Comme tu es agité, Réné..... ah! je comprends; tu reviens de la cour, n'est-ce pas?.... quelque intrigue nouvelle... Seras-tu donc toujours leur esclave à ces nobles, à ces grands qui se croient le droit de te commander, et qui ne sont que les valets du maître

RÉNÉ, *impatienté.* Bonsoir, bonsoir.

Il sort à gauche.

SCENE V.

THOMAS MAUREVERT *s'assied à une table sur laquelle est un gobelet et un hanaps. Sa main, armée d'un couteau, tourmente le bois de la table dont il fait voler des éclats.*

Ces nobles, ces prétendus gentilshommes, qui n'ont de noble que leur blason, qui portent dans leurs veines un sang infâme... misérables, qui exilent du fond de leur cœur les sentimens sacrés que Dieu y avait écrits de sa main... misérables!... qui font chasser leur enfant par d'insolens valets, parce que cet enfant est le fruit d'un amour oublié entre eux et la fille d'un manant.

SCENE VI.

RÉNÉ, THOMAS MAUREVERT.

RÉNÉ. Ah! bien! je suis plus tranquille... maintenant occupons-nous de la grande affaire. Eh bien! Thomas! toujours triste, toujours sombre?...

THOMAS. Faut-il donc sourire quand la plaie saigne toujours? Et voilà donc ma vie à moi, toujours misérable, toujours souffrant... me voilà seul, sans nom, moi déjà vieux soldat qui ai dix blessures sur la poitrine, qui ai bravé vingt épées, pris trois drapeaux... me voilà sans renommée, étouffant au fond de mon cœur la voix d'un sang généreux qui crie contre mon obscurité... me voilà, entre un hanaps et un gobelet, buvant, buvant sans cesse, entassant ivresse sur ivresse pour tuer mon ame, s'il est possible, et faire mourir avec elle tant de cuisans souvenirs... (*Il laisse tomber sa tête dans ses mains.*) Oh! ma fille, ma pauvre enfant! que j'ai tant pleurée, que je pleure tous les jours...

RÉNÉ, *qui pendant ces derniers mots s'est approché de la fenêtre.* Ah! sainte Vierge! la voilà.

THOMAS. Qui donc?

SCENE VII.

LES MÊMES, STELLA.

STELLA, *les vêtemens en désordre.* Malheureuse que je suis... ils n'ont point voulu me laisser entrer... ils m'ont prise pour une insensée, et je n'ai pu pénétrer jusqu'à

lui... Réné, je viens vous chercher, il faut que vous veniez avec moi

Pendant qu'elle parle, Réné s'est efforcé par tous les moyens de la faire taire ou d'étouffer sa voix. Thomas, à la vue de la jeune fille, a paru s'étonner, puis ses regards se sont de plus en plus attachés sur elle. Un sentiment d'une nature mystérieuse mais puissante le domine.

RÉNÉ. Taisez-vous, folle, taisez-vous... plus un mot... vous ne savez ce que vous faites...

STELLA. Vous me refusez, Réné!.... Faut-il donc que j'y retourne seule?

THOMAS. Mais, Réné!... cette jeune fille vous appelle à son secours.

RÉNÉ. Ce n'est rien... un acte de folie... d'extravagance. Stella... ma chère enfant!

STELLA. Eh bien! dussé-je mourir à la porte, j'y retourne, je prierai, je supplierai.

THOMAS. Mais si vous avez besoin d'un dévouement, d'une épée, parlez, me voici.

RÉNÉ, *vivement.* Non, elle n'en a pas besoin. Rentre, Stella, dans quelques instans je te suivrai... je te le jure, mais pas encore, c'est impossible... Lucrézia, ta nourrice, est là qui t'attend... (*Il ouvre une porte à droite.*) Va...

STELLA. Mais, Réné...

RÉNÉ. Je te le jure, nous irons ensemble.. nous le verrons... bientôt... mais va, va...

Il la fait rentrer et referme la porte.

SCENE VIII.

RÉNÉ, THOMAS MAUREVERT.

THOMAS. Réné! quelle est cette jeune fille?

RÉNÉ. Une petite folle qui me fait damner..... Oh! les filles de quinze ans!... quand elles ont un amour en tête, elles feraient battre le ciel et la terre.

THOMAS. Mais enfin, quelle est cette jeune fille? je ne l'avais jamais vue chez toi...

RÉNÉ. Une fille d'honneur de la reine, qui a pour moi une tendre amitié.

THOMAS. C'est étrange, et tu vas te moquer peut-être... mais je trouve en cette jeune fille une ressemblance frappante avec ma pauvre femme que j'ai tant aimée et pleurée... En l'écoutant, je ne sais quoi d'étrange, d'inconnu me palpitait au cœur, sa voix m'allait à l'ame, et ses cris de douleur me déchiraient... Oh! ma fille!.. ma fille! ne te reverrai-je donc plus?

RÉNÉ. Ta fille! ta fille! tu crois la voir partout...

THOMAS. Oh! oui, tu l'as dit, partout, sous les brillans atours ou sous les haillons du peuple, partout, quand je rencontre une jeune fille portant sur ses traits flétris l'empreinte de la souffrance et de la misère, je m'arrête, je la regarde, je sens les larmes me venir... je me dis : C'est peut-être mon enfant, ma fille!.. et alors mon cœur saigne, je souffre avec elle, et, pauvre soldat, je lui donne ma dernière obole. Est-elle belle, riche, parée, je la regarde encore..... mon cœur bondit de joie et d'orgueil, je suis le carrosse qui l'emporte; puis, les yeux levés au ciel, je prie Dieu de la conserver long-temps heureuse, car je me dis encore : C'est peut-être ma fille.

RÉNÉ. Cette douleur t'absorbe et fait de toi un homme de rien. Et dire que ces larmes durent depuis douze ans! je n'ai jamais vu ça, moi... Douze ans! il y a de quoi enterrer toutes les peines... en douze ans, on oublie père, mère, parens et le reste. Vraiment, Thomas, je ne te comprends pas.

THOMAS. C'est vrai, Réné, douze ans, c'est bien long! et pas un cœur peut-être n'eût souffert si long-temps; mais si les hommes oublient, Réné, c'est qu'ils sont quelquefois heureux... moi, je ne l'ai jamais été... alors rien n'a pu cicatriser cette plaie de l'ame qui me ronge et me tue... Oh! si je connaissais les misérables qui m'ont pris mon enfant...

RÉNÉ. Et tu leur pardonnerais s'ils te le rendaient?

THOMAS. Leur pardonner! leur pardonner..... mais ce ne serait pas assez de la mort pour eux... je voudrais verser goutte à goutte le sang de leurs veines, et...

RÉNÉ, *effrayé.* Causons d'autre chose... Je reviens à te dire que si tu avais voulu, tu serais arrivé... il y avait en toi une fière étoffe, un gaillard qui vous manie l'estoc comme pas un soudart de la chrétienté, qui avec l'arquebuse vous décroche un homme à trois cents pas; tu avais une fortune dans ta manche! mais le chagrin t'a fait quitter l'armée.

THOMAS. J'ai tout fait pour éloigner cette douleur, mon bon Réné; à la guerre j'ai cherché la mort, j'ai marché tête nue, poitrine nue à l'ennemi, la mort n'a pas voulu de moi.

RÉNÉ. Tu as quitté trop tôt, tu allais peut-être faire ton chemin, on avait l'œil sur toi, tu avais fait de ces coups qui ne se voient guère et qui font qu'on dit d'un homme : Malepeste, il ira loin, celui-là, plus loin que la charge de son arquebuse. Mais tu as mieux aimé revenir.

THOMAS. Je te comprends, Réné, oui,

en effet, je ne fais rien ici, je vis à ta charge comme je l'ai toujours fait depuis le jour où tu me dis en me conduisant dans ta maison : Tiens, il y a là du pain, mange, il y a encore du vin dans ce broc, bois... Eh bien! je m'en irai, Réné.

Il se lève.

RÉNÉ, *s'efforçant à le retenir*. Allons donc... est-ce que je t'ai dit ça pour te fâcher? tu ne me connais donc plus? est-ce que tu n'es pas le seul homme que j'aime, toi?.. est-ce que je ne souffrais pas quand tu allais à la guerre et que je ne te voyais pas? Mais je pensais à ton avancement. Je sais bien que j'ai des défauts, et de grands défauts, ma foi; je suis avare comme le diable, hors pour toi; j'aime l'or comme tu aimerais la gloire, je ferais tout pour de l'or... que veux-tu? A mon âge, il n'y a pas d'autre amour que celui-là. Je n'ai ni femme, ni fille à pleurer, moi; j'ai toujours vécu seul, seul comme un ermite... mais maintenant c'est changé; la cour est presque à mes pieds.

THOMAS. Mais quel est donc ton emploi à cette cour qui te craint et te flatte? que fais-tu pour gagner ces richesses que je te vois amonceler?

RÉNÉ. Ça, vois-tu, c'est mon affaire! j'en rendrai compte à Dieu, et ce sera un fier compte, va... Il n'y a qu'un malheur, c'est que je ne pourrai pas mettre mes ducats de l'autre côté de la balance pour la faire pencher en ma faveur... enfin suffit.. la route est ouverte, et j'y marche tête baissée.

THOMAS. Je ne sais en vérité ce que je dois croire, mais je ne voudrais pas entrer à cette cour pour tout au monde.

RÉNÉ. Excepté pourtant si madame la reine, qui est une brave et digne dame, sans que tu t'en doutes...

THOMAS. Oh! je n'ai jamais voulu la voir.

RÉNÉ, *continuant*. Si madame la reine, dis-je... (*On frappe.*) Tiens, vois-tu, on frappe, c'est peut-être la fortune... quelquefois, elle s'égare à la porte des vieux et pauvres logis, et elle frappe comme une mendiante... le tout est de ne pas la recevoir mal.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE, *masquée à Réné*. C'est lui!

RÉNÉ. C'est lui.

LA REINE. Il ne me connoît pas?

RÉNÉ. Non, vous pouvez lui parler à visage découvert.

Réné s'arrête dans le fond, croise les bras, et s'adosse contre le mur.

THOMAS, *se retournant*. Une noble dame! par ma foi, c'est la soirée aux aventures!

LA REINE. Je te salue, Thomas.

THOMAS. Mon nom! (*Se découvrant.*) Je vous rends votre salut, noble dame; mais pardon, je croyais être ignoré du monde entier.

LA REINE. Cette modestie est la compagne ordinaire de grandes qualités et de hauts mérites; car votre renommée de gloire et de vaillance est venue jusqu'à la cour.

THOMAS, *avec une espèce de répulsion*. Ah! vous êtes de la cour, madame?

LA REINE. Mais pourquoi vous émouvoir à cette idée?

THOMAS, *tordant sa toque*. C'est de l'instinct, voilà tout.

LA REINE. Votre ami Réné n'appartient-il pas maintenant à la cour, et à cette cour tout ne lui sourit-il pas?... Croyez-moi, Thomas, défiez-vous des bruits mensongers qui courent sur l'hôtel de Soissons, et le Louvre... c'est là seulement qu'on rend justice au mérite, à la valeur... c'est là que les qualités trouvent une digne récompense; demandez à votre ami Réné.

THOMAS. Madame, ce qu'il me faut par-dessus tout, c'est l'indépendance, c'est la libre disposition de moi-même... Tout homme du peuple que je suis, et peut-être parce que je suis homme du peuple, j'ai besoin que mon cœur batte librement dans ma poitrine.

LA REINE. Que faudrait-il donc pour dompter cette ame si farouche, ce cœur si amoureux de liberté?... Si par exemple, la reine, intarissable dans ses bontés, daignait jeter sur votre obscurité et votre humble naissance une brillante auréole; si tirant de la foule une bravoure héroïque, elle couvrait vos épaules du manteau armorié de gentilhomme?

THOMAS. Noble! moi noble, moi gentilhomme! moi, marchant leur égal à ces grands qui m'ont persécuté et méconnu! Quelle idée!...

On entend frapper, puis un grand bruit à la porte.

LA REINE. Ce bruit! ces cris! ces flambeaux!... Qui vient ici?... une trahison peut-être...

RÉNÉ, *regardant par la fenêtre*. Ah! mon Dieu! c'est mon homme de tantôt

THOMAS, *allant à la porte*. Pourquoi ces craintes ouvrons...

SCENE X.

LES MÊMES, LE COMTE, GENTILSHOMMES, PAGES *et* VALETS *portant des torches.*

LA REINE, *se couvrant de son masque.* Oh ! je ne puis rester.

RÉNÉ, *ouvrant la porte à droite.* Par ici, madame, par ici.

La reine entre à droite.

THOMAS, *stupéfait.* Le comte Maurevert!

LE COMTE. Ton père, ton père repentant... ton père qui vient te demander grâce pour le cruel affront qu'il t'a fait subir, ton père qu'égara un instant de fol orgueil, et qui vient relever son fils à tous les yeux, en lui décernant, en présence de ces gentilshommes, les dignités qui depuis cinq cents ans ont fait de son nom l'un des plus illustres noms de la France.

THOMAS, *hors de lui.* C'est un rêve, un rêve de bonheur et d'extase infinie... Mon père, c'est bien vous; c'est votre voix, c'est votre sainte parole que je viens d'entendre... Mais vous ici, vous venant me chercher dans ce pauvre logis!

LE COMTE. Tu ne pouvais rentrer dans l'hôtel d'où tu fus repoussé qu'en maître, le front haut et pur de tout affront; voici pourquoi je suis venu te chercher ici, mon fils... Pardonne, mon enfant, si j'ai retardé jusqu'à ce jour le moment glorieux et solennel de ta reconnaissance; mais j'avais quelques doutes, j'hésitais encore.... Depuis le jour où je t'avais méconnu, je te suivais des yeux partout... et quand je te vis si grand, si fier, et surtout si brave, mes entrailles s'émurent... des larmes mouillèrent mes yeux... je me sentis père! et une voix, la voix de Dieu me dit : C'est lui!... et je suis venu, mon enfant, et me voilà dans ce logis, moi qui dans un instant ne serai plus rien, car je viens me dépouiller de tout en ta faveur... Approche donc, mon enfant, que je te serre dans mes bras!

Thomas s'y précipite.

THOMAS. Mon père! mon père, quel moment d'ivresse!... Il faut mourir après un tel bonheur..

LE COMTE, *le relevant.* Non, il faut vivre pour l'honneur de ta race, vivre pour la gloire de ton pays; vivre encore pour recueillir le dernier soupir d'un père, qui n'a plus que quelques jours à passer sur cette terre auprès de toi.... Maintenant à genoux, mon fils, et reçois de ma main les insignes de la noblesse. (*Thomas s'agenouille; le comte lui passe au cou le collier de la Toison-d'Or, et l'ordre de Saint-Michel; un autre gentilhomme lui met son épée, un troisième son manteau fleurdelysé; et un autre enfin lui ceint l'éperon d'or.*) Debout maintenant, comte de Maurevert, et jurez sur cet écusson, qui est l'emblème vivant de votre famille, jurez de le garder pur de tache et de souillure, et de mourir plutôt que de consentir au déshonneur.

THOMAS, *touchant l'écusson de son épée.* Je le jure.

LE COMTE. Bien, mon fils, grand merci; mon nom ne périra pas, et une main bienfaisante fermera mes yeux... Viens, mon fils, viens avec moi dans cette maison qui autrefois se ferma si cruellement pour toi.

THOMAS. Je vous suis, mon père, je vous suis...

LE COMTE. Place devant le noble comte de Maurevert!...

Ils sortent.

SCENE XI.

RÉNÉ, LA REINE.

RÉNÉ, *appelant la reine.* Madame la reine!

LA REINE. Eh bien! cet homme m'échappe, Réné,.. et cependant il me faut à tout prix un bras, une épée... Le temps presse... le moindre retard peut tout perdre... Réné, je t'ai accablé de mes bontés, comblé de faveurs... je t'ai fait riche, puissant... je te ferai plus riche, plus puissant encore... mais il faut que mon projet s'exécute... Cet homme était-il le seul qui pût me servir?

RÉNÉ. Oui, le seul qui pût vous servir et se taire.

LA REINE. Et le moyen d'en faire maintenant un instrument docile?... Le fils du comte de Maurevert...

RÉNÉ, *se frappant le front.* Attendez.... Oh! mais non...

LA REINE. Parle... oh! parle, Réné.

RÉNÉ. Eh bien! oui, madame, j'ai un moyen, mais un moyen terrible.

LA REINE. Qui peut me sauver?

RÉNÉ. Et me perdre.

LA REINE. Te perdre, quand la reine te couvre de sa puissance... Et quel danger pourrais-tu redouter?... Ta vie, j'en réponds; ta fortune, elle ira au-delà de tes vœux; mon trésor te sera ouvert, tu y puiseras à pleines mains, je t'en donne ma parole royale.

RÉNÉ. Écoutez-moi donc... Si Thomas a retrouvé son père, Thomas pleure encore sa fille, et la pleure depuis douze ans; pour elle, j'en suis sûr, il sacrifierait tout.

LA REINE. Tu crois... Mais cette enfant, où est-elle?... Qui peut la lui rendre?

RÉNÉ. Moi, moi qui l'enlevai dès son bas âge, moi qui en fis un instrument de fortune... Mais moi qui ai tout à craindre de la colère du père si jamais il venait à savoir....

LA REINE. Je t'ai dit que je répondais de ta vie... Quelle est cette jeune fille?

RÉNÉ. Stella!

LA REINE. Stella!... Cours au palais, qu'elle vienne à l'instant.

RÉNÉ. C'est inutile! elle est ici, auprès de Lucrezia sa nourrice.

LA REINE. Je vais la voir, la préparer; toi prends ce parchemin et qu'il le signe; à cette condition seule, sa fille lui sera rendue.

Réné se dispose à sortir, voyant entrer Thomas.

RÉNÉ. C'est lui!

SCENE XII.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS. Réné! Réné! ah! te voilà! pardon de t'avoir quitté sitôt pour suivre mon père... mais je me suis bientôt arraché à ses embrassemens, me souvenant que j'avais ici un ami, qui m'avait aidé dans la mauvaise fortune, et que je ne pouvais oublier dans la bonne.... Réné, mon bon Réné!

RÉNÉ. Thomas, monsieur le comte, veux-je dire.

THOMAS. Allons, Réné, toujours Thomas pour toi.

RÉNÉ. Eh bien! tu es heureux, n'est-ce pas?... Il ne manque rien à ton bonheur?

THOMAS. Oui, mon ami, je suis heureux... Qui ne le serait à ma place?... Je retrouve mon père, mon rang, et désormais ma sainte ambition peut tout espérer.

RÉNÉ. Et ta fille, Thomas?

THOMAS. O ma fille!... Mais que tu es cruel, Réné!

RÉNÉ. N'aimerais-tu pas mieux avoir ta fille, Thomas, au prix même de ta noblesse, de ton rang?

THOMAS. Oh! oui, à l'instant même je dépouillerais ces dignités dont je suis pourtant si glorieux... et je les foulerais aux pieds, prêt à reprendre ma vie obscure et misérable; mais sais-tu, Réné, ce que c'est que l'amour d'un père pour sa fille? sais-tu que cet amour, quand l'homme une fois l'a goûté, c'est pour lui un bien infini, inimaginable?... L'amour d'un père, c'est son orgueil, sa douce joie, c'est son rêve des nuits, son espérance de chaque jour, son appui pour l'avenir.... et tout cela perdu, perdu à jamais!

Il s'attendrit.

RÉNÉ, *s'approchant de plus près*. Et si ta fille n'était pas morte, Thomas...

THOMAS, *se levant vivement*. Si elle n'était pas morte, dis-tu?... O mon Dieu!

RÉNÉ. Enfin, si l'on pouvait te la rendre?...

THOMAS. Que dis-tu, que dis-tu?.. oh! prends garde, ce serait infâme à toi de railler ce cœur ulcéré, et notre amitié s'y briserait...

RÉNÉ. Eh bien, Thomas, ton enfant existe!

THOMAS, *hors de lui*. Ma fille existe!... Dis-tu vrai?... au nom du ciel, dis-tu vrai?

RÉNÉ, *déroulant un parchemin*. Ton nom sur ce blanc-seing!

THOMAS. Sur ce blanc-seing! Pourquoi? je ne comprends pas.

RÉNÉ. Signe... et tu reverras ta fille.

THOMAS. Je reverrai ma fille... Qui m'en répond?

RÉNÉ. Moi, Réné, ton vieil ami, qui ne t'ai jamais trompé... As-tu confiance en moi?

THOMAS. Oui, oui... (*Il signe.*) Et maintenant, qui me rendra ma fille?

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE, *se débarrassant de sa cape et saisissant le parchemin*. La reine Catherine de Médicis.

THOMAS, *s'inclinant*. La reine!

LA REINE. Reconnais-tu cette croix d'or?

THOMAS. C'est elle! c'est la croix de mon enfant! la croix qu'elle portait au cou... Ma fille! où est ma fille?

SCENE XIV.

LES MÊMES, STELLA.

STELLA, *se jetant dans les bras de Thomas*. Mon père!

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe à l'hôtel de Soissons. A gauche, l'oratoire de la reine. A droite, l'appartement de Stella. Au fond, une porte double.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉNÉ, LA REINE, *assise près d'une table; Réné porte des sacs de ducats.*

LA REINE. Ainsi, tu es sûr de l'effet de cet anneau?

RÉNÉ. Vous n'aurez jamais fait d'aussi joli cadeau à vos ennemis, je le jure, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel et une seule grande reine sur la terre.

LA REINE. C'est bien.... dans une heure, tiens-toi prêt, avec deux hommes de ton choix, à faire ce que j'ordonnerai.

RÉNÉ. Je serai prêt, madame la reine.

La reine sort.

SCENE II.

RÉNÉ, *seul.*

Deux mille ducats pour l'anneau, trois mille ducats pour Maurevert, en tout, cinq mille ducats... Quelle grande et magnifique reine que madame Catherine! (*Il entend du bruit.*) Eh! eh! on vient..... Ce n'est pas ma place ici..... Allons voir si mes ducats ont juste le poids et le titre voulus.

SCENE III.

LE COMTE DE MAUREVERT, THOMAS MAUREVERT, STELLA, GROUPE DE GENTILSHOMMES.

Le vieux comte est appuyé d'une part sur le bras de son fils, de l'autre sur celui de sa petite-fille.

STELLA, *à part, avec un sentiment de tristesse.* Téligny!... je n'ai pu le voir encore... et cependant il faut que je lui parle à tout prix.

LE COMTE, *s'adressant aux gentilshommes qui l'entourent.* Oui, c'est mon noble fils, messieurs les gentilshommes; je suis venu une dernière fois à cette cour pour vous le présenter, à vous dont j'ai connu les pères; à vous, l'élite de notre jeune noblesse; à vous, que j'ai vus naître et grandir et que je revois avec orgueil. Mon fils est digne de votre amitié; il est fier et brave comme vous; long-temps avant qu'il portât le glorieux nom de Maurevert, il s'était illustré par sa vaillance, et nos derniers champs de bataille l'avaient vu dans leurs plus sanglantes mêlées. Jeune comme vous, il porte sur la poitrine d'honorables cicatrices, et, sous cette poitrine se cache un cœur noble et généreux... Vous l'aimerez, mes gentilshommes, vous l'aimerez comme votre ami, comme votre frère; et, je le connais, il vous rendra dévouement pour dévouement.

Tous les gentilshomme s'inclinent et se retirent au fond.

SCENE IV.

LE COMTE DE MAUREVERT, THOMAS MAUREVERT, STELLA.

STELLA. Daignez vous reposer, monsieur le comte... tant d'émotions à la fois...

LE COMTE, *s'asseyant.* Oui, mes enfans, tant d'émotions heureuses enlèvent à un vieillard ses dernières forces, placez-vous à côté de moi, mes enfans; vous êtes ma gloire, mon bonheur; vous êtes plus pour moi que ma couronne de comte... (*Les regardant alternativement.*) Mais vous êtes tristes, mes bons amis, très-tristes, il me semble!... Toi, Maurevert, tu as le front soucieux et l'air morne!... toi, Stella, tu es pâle et parais souffrante. Qu'as-tu donc, Maurevert? manque-t-il quelque chose à ton bonheur?

THOMAS, *avec un effort douloureux.* Non, mon père... en vérité...

LE COMTE. Mais j'y songe; quand tu es entré dans l'oratoire de la reine, tu étais gai, fier, triomphant; et quand tu en es sorti une heure après, il y avait en toi je ne sais quoi d'abattu et de sombre; et cependant tu es sorti de cette longue et mystérieuse conférence avec les insignes de ta nouvelle dignité, entouré du respect et de la considéra-

tion de tous... Maurevert, serait-ce la nouvelle et brillante fortune qui exciterait ainsi en toi quelque grave préoccupation? Te sentirais-tu subitement quelques-unes de ces passions de cour qui rongent le cœur? L'ambition, par exemple...

THOMAS. L'ambition, mon père!... Oh! non, non, je n'en ai point... mais, je vous le dirai, cette cour me pèse déjà, et me pèse horriblement..... Les faveurs de la reine, ces insignes, cette dignité, ces sourires perfides de courtisans, toujours pressés de saluer le soleil levant!... je ne sais quoi de faux et de dissimulé qui éclate ici sur tous les visages!... c'est cela, mon père, c'est cela qui fait sur moi une douloureuse impression... Je me sens mal ici... On y respire un air qui glace ou qui flétrit... oh! je voudrais déjà quitter cette cour.

LE COMTE. Je te comprends, mon fils: tu as été nourri dans les camps, au milieu de cette rude liberté du soldat qui joue chaque jour sa vie..... Mais, mon ami, rien ne te force à vivre esclave à la cour... Ne crains rien, sois toujours ce que tu es, et laisse à Dieu le soin du reste... Et d'ailleurs n'as-tu pas ta fille, mon ami, un ange de pureté et d'innocence?..

THOMAS. Voyez: elle est triste aussi, mon père...

LE COMTE. Oh! la tristesse de Stella m'effraie moins... Le cœur d'une jeune fille grandit vite sous ce brûlant atmosphère de la cour... Allons, allons, mes enfans, je m'explique à merveille ce trouble de vos ames... C'est aujourd'hui le lendemain du plus beau jour de votre vie. L'ame humaine a de mystérieux retours, dont Dieu seul sait le secret...

SCENE V.

Les Mêmes, UN HUISSIER, LA REINE.

UN HUISSIER, *annonçant*. Madame la reine!

Mouvement de Thomas et de Stella; la reine entre.

LA REINE. Je suis heureuse de vous rencontrer ici réunis. Eh bien! monsieur le comte, vous voyez si nous avons tardé à reconnaître le glorieux mérite de votre fils. Vous lui rendiez à peine son nom qu'il recevait de nos mains la récompense de ses services... J'étais heureuse en même temps, monsieur le comte, de vous donner une preuve de la haute estime que j'ai toujours professée pour votre illustre maison.

LE COMTE, *s'inclinant*. Tant de bontés, madame la reine...

LA REINE. Et Stella, cette chère Stella, que nous aimons tant, ne l'ai-je pas élevée comme mon enfant? Loin de la confondre parmi les filles d'honneur, j'ai voulu qu'elle demeurât près de moi, en face de mon oratoire, dans un appartement voisin du mien, dont voici la porte. (*A Maurevert.*) N'ai-je pas quelques droits à votre reconnaissance, monsieur le capitaine?

THOMAS, *avec effort*. Madame...

LE COMTE. Quant à moi, je voudrais pouvoir m'agenouiller devant Votre Majesté pour la remercier de tant de bienfaits. (*Il baise la main de la reine.*) Je quitte cette cour, heureux et le cœur plein de vous, madame...

LA REINE. Quoi! vous nous quittez déjà... mais vous n'ignorez pas que, dans quelques instans, monsieur l'ambassadeur protestant va recevoir de ma main, au milieu de la cour assemblée, l'acte solennel qui doit mettre fin à la guerre civile?... N'assisterez-vous pas à cette cérémonie, monsieur le comte?

LE COMTE. Que mon grand âge me serve d'excuse, madame la reine...

LA REINE. Allez donc, et n'oubliez pas que nous serons heureuse de vous revoir quelquefois près de nous.

Le vieux comte est conduit par Stella; Thomas reste au milieu de la scène, l'air sombre, les bras croisés; la foule des gentilshommes entoure la reine.

SCENE VI.

Les Précédens, un HÉRAUT D'ARMES, LES COMTE DE TÉLIGNY, les Chefs protestans.

UN HÉRAUT, *annonçant*. Monsieur le comte de Téligny...

Elle sort à gauche.

SCENE VII.

Les Précédens, *moins Stella*, Chefs protestans, Chefs catholiques.

STELLA. C'est lui! Oh! comment faire pour le prévenir?

TÉLIGNY, *s'inclinant*. Madame la reine, voici venue l'heure que vous avez daigné m'indiquer; selon vos désirs, j'ai conduit avec moi tous les chefs de la religion réformée, pour donner à cette entrevue la solennité qu'elle mérite.

LA REINE, *lui remettant un parchemin scellé du sceau royal*. Voici cet acte,

monsieur l'ambassadeur, cet acte qui doit assurer le repos, la gloire et la prospérité du pays!

TÉLIGNY, *prenant le parchemin et s'adressant aux chefs protestans.* Amis, demain cet acte sera exécuté dans toutes ses dispositions, et le huguenoterie de France prendra sur le sol d'inébranlables racines. Dans quelques instans je pars pour Orléans, où Condé, notre illustre chef, m'attend à la tête de notre armée...

A ces mots la reine se penche à l'oreille de Thomas, et lui parle à voix basse; Thomas sort, et laisse voir un moment de colère et de douleur.

SCENE VIII.

STELLA, *s'approchant furtivement de Téligny prêt à sortir, et lui remettant un billet.*

Lisez! lisez!

Elle se confond dans la foule qui s'écoule par degrés.

SCENE IX.

LA REINE, STELLA.

LA REINE, *attirant à elle Stella encore pâle et tremblante.* Tu es pâle, Stella... et tu souffres, sans doute... Rentre dans ton appartement, mon enfant; va chercher le repos qui te paraît si nécessaire...

STELLA. Si je vous étais utile, madame la reine?

LA REINE. Non, va, mon enfant.

Stella sort; la reine, après s'être assurée qu'elle est bien seule, s'approche de la porte de l'oratoire et y frappe deux légers coups.

SCENE X.

LA REINE, THOMAS *masqué, couvert d'une cape noire, portant à la ceinture épée et poignard.*

LA REINE. Allez, il ne faut pas que Téligny arrive à Orléans... vous comprenez?

THOMAS. O madame!.., s'il y a crime, que ce crime retombe sur votre tête!...

LA REINE. C'est bien, allez...

SCENE XI.

LA REINE, *seule.*

Le voilà parti... dans quelques instans un coup d'épée aura rompu la trame dans laquelle les huguenots ont cru m'enfermer... et j'aurai réussi à retenir leurs chefs dans Paris... Mais il faut que j'obtienne du roi mon fils que le moment de l'exécution soit rapproché... Du bruit... on vient... ce sont comme des pas tremblans et incertains... Qui donc s'introduit ici à pareille heure? si je pouvais voir sans être vue... Où me cacher? là, derrière cette portière.

Elle se cache derrière la tapisserie de la porte à droite, près de laquelle est une table et une lampe.

SCENE XII.

TÉLIGNY, *arrivant par le fond.*

Je ne puis revenir de mon étonnement... j'ai beau lire et relire ce billet, le sens m'échappe... (*Il s'approche pour mieux lire, la reine, placée derrière Téligny, avance la tête et lit en même temps que lui.*) « Ne « quittez pas le palais sans m'avoir parlé! » Que peut-elle vouloir me dire? me parler peut-être de notre amour... me reprocher mon indifférence!... Stella oublie que mes momens sont bien précieux... Voyons, c'est bien ici son appartement? personne ne m'a vu et ne soupçonne ma présence dans ce palais, je puis entrer sans danger pour Stella...

Il entre à droite.

SCENE XIII.

LA REINE, *seule.*

Téligny dans la chambre de Stella, et appelé par elle... oh! c'est le ciel qui l'envoie et me le livre désarmé... nulle puissance au monde ne pourrait maintenant le sauver... mais il faut qu'il reste seul dans cette chambre, et que Stella en sorte.

Elle frappe à la porte.

SCENE XIV.

STELLA, *pâle, effrayée*; LA REINE.

STELLA, *effrayée.* La reine!

LA REINE. Je venais vous chercher, mon enfant; tourmentée par une insomnie cruelle, j'ai quitté mon oratoire pour venir près de vous comme une sœur vient à sa sœur... j'ai besoin de vous, Stella... j'ai besoin que vous me chantiez, avec votre voix d'ange, quelques-uns de ces cantiques,

qui, vous le savez, calment mes douleurs, rappellent mes esprits, me convient au sommeil... Allez, ma fille, allez dans mon oratoire, je vous rejoindrai bientôt...

STELLA, *à part, avec angoisse, et après avoir quelque temps hésité*. O mon Dieu! veillez sur lui!...

Elle sort.

SCENE XV.

LA REINE, *seule*.

Viens donc à présent, Maurevert! oh! pourquoi n'est-il pas de retour?... On vient, je crois... oui, j'entends des pas dans cette galerie... c'est lui!

SCENE XVI.

THOMAS MAUREVERT, LA REINE.

THOMAS, *se dépouillant de sa cape*. Je ne l'ai pas rencontré, madame...

LA REINE, *impatientée*. Il est ici, Thomas... il n'a pas quitté le palais...

THOMAS, *avec joie*. C'est le ciel qui l'a sauvé, madame!

LA REINE. Oui, mais ici tu peux frapper à coup sûr; nul ne viendra à son secours... dis-donc plutôt que c'est le ciel qui nous le livre...

THOMAS. Je ne le frapperai pas, madame, dans le sein de ce palais... sous la garde de votre hospitalité, ce serait une lâcheté et un crime... oui, un crime... ne souriez pas, madame la reine! quand j'ai consenti à sortir pour attendre Téligny, ce n'était pas un meurtre infâme que j'allais commettre... ce n'était pas une victime que j'allais frapper par derrière! non, non, je sortais pour croiser loyalement le fer contre le comte de Téligny, que l'on dit une des meilleures épées du royaume; je sortais pour tenter les chances d'un duel et mourir de sa main, peut-être... mais que je frappe ici, dans ce palais, un homme surpris d'une attaque imprévue, sans armes peut-être... non, jamais! jamais!

LA REINE. Songe que tu me dois tout, Maurevert! songe à ta promesse sacrée de m'obéir aveuglément... Je serai votre esclave, humble, soumis, tremblant, m'as-tu dit? je réclame ta parole de gentilhomme!

THOMAS. Ma parole de gentilhomme pour commettre un crime, madame! vous invoquez mon honneur pour un assassinat... misérable dérision!

LA REINE. Monsieur le capitaine!

THOMAS. Oui, monsieur le capitaine! c'est vrai... c'est de vos mains que j'ai reçu ces insignes... c'était donc le prix du sang que vous vouliez me solder d'avance? Ces insignes me sont odieux, madame, je les brise, je les foule aux pieds... (*Il les brise en effet.*) C'est une livrée infâme que vous aviez jetée sur mes épaules, la livrée de l'assassin... je vous quitte, madame, je quitte votre service, je quitte cette cour; merci de vos faveurs, merci de vos distinctions; je redeviens simple gentilhomme, je serai le comte Thomas de Maurevert; n'est-ce donc pas assez, madame, pour être grand et honoré?...

LA REINE. Tu oublies, Maurevert, que tu es à moi, corps et ame!

THOMAS. Folie! madame, si vous l'avez cru... folie! je n'appartiens qu'à mon pays et à Dieu.

LA REINE. Mais tu es en mon pouvoir! je puis te perdre, si je le veux... t'enlever l'honneur avec la vie!... Faut-il te répéter ce que je te disais tantôt dans mon oratoire... je puis tout écrire au-dessus de ton nom sur le blanc seing fatal, tout jusqu'à l'aveu d'un crime...

THOMAS. Osez-le donc, madame, je dirai à mes juges le piége infâme dans lequel vous m'avez fait tomber pour me faire votre esclave, l'instrument aveugle de vos sinistres projets, et ils me croiront...

LA REINE. On ne te croirait pas... car c'est moi, la reine de France, qui t'accuserais, qui livrerais le blanc-seing à des juges assemblés par moi...

THOMAS. Ah! c'est horrible!

LA REINE. Mais laissons ces menaces, Maurevert; je n'ai jamais songé à recourir à de semblables extrémités... je désire même oublier pour quelques instans l'intérêt pressant qui me faisait te demander la mort de Téligny, pour m'occuper de toi, Thomas, de ta famille, de ton honneur, que tu m'accusais de vouloir souiller... je veux te parler de ta fille, Thomas!

THOMAS. De ma fille, madame! en un pareil moment... Qu'est-ce que cela veut dire?

LA REINE. Tu sais si j'aime Stella? tu sais ce que j'ai fait pour elle? je lui ai rendu son rang, sa naissance, le bonheur enfin... Eh bien! ta fille! cet ange de pureté et d'innocence... il faudra demain que moi, la reine, sa seconde mère, je la chasse honteusement de cette cour...

THOMAS. Chasser ma fille!...

LA REINE. Oui... car un homme, un infâme, a séduit Stella, l'a déshonorée!..

THOMAS, *au comble de la colère*. Un

homme ? au nom du ciel nommez-le-moi, madame !...

LA REINE. Tu le tueras, Maurevert ?

THOMAS. Ma fille déshonorée !... ma fille honteusement chassée !... Oh ! nommez-le-moi, madame, par pitié !...

LA REINE. Mais dis donc que tu le tueras ?

THOMAS. Son nom, seulement, et vous verrez...

LA REINE. Cet homme est dans la chambre de ta fille... c'est le comte de Téligny !

THOMAS. Téligny !... Et moi qui bravais tout pour le sauver... merci, merci, madame... justice sera faite !

Il court à la porte à droite.

LA REINE, *sortant*. Enfin !

SCENE XVII.

THOMAS.

THOMAS, *ouvrant la porte*. Sortez, sortez, monsieur le comte ! quelqu'un vous attend ici.

SCENE XVIII.

THOMAS, TÉLIGNY.

TÉLIGNY. Qui êtes-vous, et que me voulez-vous ?

THOMAS. Je suis le comte Maurevert, le père de Stella, que tu as séduite et déshonorée !... Il me faut justice de la tache faite à mon blason !...

TÉLIGNY. Vous, monsieur le comte, le père de Stella... un duel ! en un pareil moment ; monsieur, c'est impossible.., nous nous reverrons...

THOMAS, *tirant son épée*. Vous n'avez donc pas compris ce que je veux vous dire ? c'est que vous ne sortirez pas d'ici vivant.

SCENE XIX.

LES MÊMES, STELLA.

STELLA. Arrêtez, mon père, grâce ! arrêtez ! je l'aime, mon père, plus que la vie ! je l'aime à mourir du coup qui le frapperait !... faites-lui grâce, ou je ne me relève plus, mon père, car nous sommes unis d'un lien que vous ne sauriez briser...

THOMAS. Malheureuse, il t'a déshonorée ! la honte, l'infamie, voilà ce qu'il t'a apporté cet homme... et demain, en présence de toute la cour, la reine te chasse comme indigne et méprisable...

STELLA. O mon Dieu ! mon Dieu !

TÉLIGNY. La reine oserait-elle demain chasser du Louvre la noble comtesse de Téligny ?

STELLA, *ivre de joie*. Vous le voyez, mon père, il m'aimait et n'abusait pas de la jeunesse d'une pauvre jeune fille...

THOMAS. C'est bien, monsieur le comte, vous êtes un digne et loyal gentilhomme ! vous rendez l'honneur à une noble fille, et vous faites le bonheur d'un père... Ainsi, monsieur le comte, vous jurez d'épouser Stella ?

TÉLIGNY. Je le jure !

THOMAS. Si je venais à mourir, monsieur le comte, vous ne trahiriez pas votre serment ?

TÉLIGNY. Quelle cruelle prévision !

THOMAS. Mais enfin vous tiendriez, foi de gentilhomme ?

TÉLIGNY. Je le jure.

THOMAS, *se rapprochant avec lui de la scène*. Et de quelque genre de mort que je périsse, monsieur le comte, entendez bien, vous le jurez encore ?

TÉLIGNY. Sur mon honneur, je le jure.

THOMAS. Bien ! et maintenant dans mes bras, dans mes bras, que j'embrasse mon fils ! Viens, Stella, que je presse mes enfans contre mon cœur !

Téligny et Stella se jettent dans ses bras.

STELLA. Le moment est venu, Téligny, de vous dire pourquoi je vous ai fait venir ainsi la nuit....

THOMAS. On vient ici, c'est la reine... sans doute... séparons-nous. Allez, Téligny, quittez ce palais au plus vite.

STELLA. Mais, mon père, il faut que je lui parle...

THOMAS. C'est impossible, il ne faut pas que la reine le retrouve ici. Allez, allez, au nom du ciel... et toi, Stella, rentre dans ton appartement.

STELLA. Mais, mon père, un grand danger menace Téligny.

THOMAS. Ne crains rien, je veillerai sur lui.

Téligny et Stella sortent l'un par la galerie, l'autre par la porte à droite.

SCENE XX.

THOMAS, LA REINE.

LA REINE. Eh bien ?...

THOMAS. J'ai fait mon devoir, madame.

LA REINE. C'est bien ! après un pareil événement, j'ai besoin, pour ta sécurité et la mienne, que tu quittes le palais pour quelque jours. Prends cet anneau, Thomas, il te servira de sauf conduit.

Il passe l'anneau à son doigt.

THOMAS. Il m'aidera à protéger le départ de Téligny.

LA REINE, *à part.* Téligny est mort, tout est sauvé.

THOMAS, *poussant un faible cri.* Qu'est cela ?... il y a quelque chose dans cet anneau, il pénètre dans mes chairs... madame la Reine... il y a quelque chose dans cet anneau; ce que j'éprouve est étrange... Que vois-je? mes veines se gonflent... une douleur aiguë se répand dans ma main et dans mon bras.

LA REINE. Je ne sais, en vérité, ce que vous éprouvez, Maurevert; mais cet anneau n'en est pas la cause.

Elle va pour sortir.

THOMAS, *se posant devant la porte.* Vous ne sortirez pas, madame.

La reine effrayée recule de quelques pas.

LA REINE. Vous êtes fou, Maurevert! il faut que je sorte!

THOMAS, *se plaçant devant la porte et se croisant les bras.* On parle ici chaque jour de poisons subtils, ardens, prompts comme l'éclair... si vous aviez renfermé l'un de ces poisons dans cet anneau, madame!

LA REINE, *effrayée.* Quel odieux et injuste soupçon!... Laisse-moi passer, Thomas, il faut que je sorte.

THOMAS, *enlevant la clef de la serrure.* Vous ne sortirez pas, madame, et vous allez essayer cet anneau...

LA REINE, *à part.* Mon Dieu!... quelle pensée!... je suis perdue... Qui viendra à mon secours?(*Haut.*)Maurevert, vous faites violence à la reine de France... c'est un crime de lèse-majesté!...

THOMAS, *essayant de retirer l'anneau de son doigt.* Il faut que vous essayiez cet anneau... mais je ne puis l'arracher... il est entré dans ma chair qu'il brûle et qu'il dévore... c'est une souffrance horrible...

LA REINE. Maurevert, calmez-vous, je ne vous ai point empoisonné... Et pourquoi aurais-je commis un crime inutile? N'ai-je pas besoin de toi, Maurevert? N'es-tu pas le plus brave gentilhomme de ma cour?

THOMAS. Quand un crime est commis, Catherine, on veut briser l'instrument; mais il me reste assez de force pour t'entraîner avec moi dans la tombe!

LA REINE. Au secours! au secours!

THOMAS. Pas un cri ou tu meurs!

LA REINE, *à part.* Malheureuse! tous mes gardes sont éloignés. (*Haut.*) Maurevert, je suis innocente, je te le jure...

THOMAS. La douleur s'est calmée; mais peut-être le poison va-t-il se porter ailleurs; peut-être se glisse-t-il à travers les veines pour pénétrer jusqu'aux entrailles... (*S'asseyant devant une glace.*) Là, devant ce miroir, je verrai si mon front pâlit, si mes yeux s'allument... je suivrai la marche du poison, s'il existe... (*Il met la main sur son poignard.*) En face de moi, madame, asseyez-vous là.

Catherine s'assied en tremblant.

LA REINE. Tu le vois, Maurevert, si j'avais versé dans tes veines un de ces poisons subtils dont tu parlais, tu serais mort maintenant, ou tu te débattrais dans une horrible agonie. Je suis innocente, tu le vois... laisse-moi donc sortir. (*A part.*) Mon Dieu! comme il pâlit!... si je pouvais cacher cette glace et lui dérober les ravages du poison.

Elle se lève par degrés, s'efforçant de cacher le miroir qui est derrière elle, mais Maurevert se lève aussi cherchant à voir son image, tout-à-coup il pousse un cri.

THOMAS, *la main sur sa tête.* Là!... là!... je le sens... c'est lui... c'est le poison!... c'est la mort.... Catherine, tu vas mourir aussi!...

Il se lève, la reine recule; Maurevert la suit quelques pas le poignard à la main, chancelle et tombe en criant.

LA REINE, *s'approchant et mettant son pied sur Thomas qui lutte contre la mort.* Oui! tu l'avais bien dit, Maurevert, quand le crime est commis, il faut briser l'instrument...

THOMAS, *se redressant.* Je suis déjà vengé, Catherine...

LA REINE. Vengé!...

THOMAS. Téligny n'est pas mort!

LA REINE. Est-il possible?...

THOMAS. Il a quitté le palais, je l'ai sauvé.

LA REINE. C'est l'enfer qui s'en mêle... Téligny!... Téligny!... il ne faut cependant pas que tu quittes Paris, cette nuit, ni demain, ou tout est perdu... Que faire? Comment le retenir?... (*Regardant Thomas qui s'agite toujours.*) Quelle idée!... oui!... c'est cela!... c'est bien! Téligny restera.

Elle sort.

SCÈNE XXI.

RÉNÉ, DEUX AFFIDÉS *dans le fond.*

RÉNÉ, *aux hommes.* Venez m'aider à relever ce corps, c'est l'ordre de la reine; (*S'approchant.*) Qu'ai-je vu! Thomas! l'anneau fatal est à son doigt! Qu'ai-je fait! malheureux! j'ai tué mon meilleur ami! (*Mettant la main sur sa poitrine.*) Mais son cœur bat encore... tout n'est pas fini.. oh! je le sauverai!... (*Aux affidés.*) Aidez-moi!...

Ils enlèvent le corps.

ACTE QUATRIÈME.

Une salle spacieuse. Au fond, une porte double. A droite et à gauche, une portière en tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, UN HUISSIER.

Au lever du rideau, la reine est debout près de la porte de droite; des conseillers en robes rouges entrent par le fond, et traversent le théâtre en s'inclinant devant elle.

LA REINE, *désignant la porte à droite.* Entrez, entrez, messieurs, et que bonne et prompte justice soit faite du crime commis sur la personne de l'amiral Coligny.

Les juges saluent de nouveau et sortent.

UN HUISSIER, *annonçant.* Le comte Téligny...

LA REINE, *à elle-même avec joie.* Ah! j'ai donc réussi à retarder son départ.... Allons, allons, la ruse fera ce que n'a pu faire l'épée de Thomas Maurevert.

SCÈNE II.

LA REINE, TÉLIGNY.

TÉLIGNY. Au moment de quitter Paris, madame, un message de votre majesté me rappelle en ces lieux.... Oserai-je vous demander?...

LA REINE. Monsieur le comte, l'horrible tentative faite sur l'amiral demandait une réparation éclatante; je vous l'avais promise, et je suis heureuse de pouvoir vous l'offrir avant votre départ... Le tribunal vient de s'assembler... je regrette seulement que notre justice incomplète ne puisse atteindre que la mémoire du coupable... Arrêté cette nuit, il s'est empoisonné dans son cachot.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAUREVERT, *entrant lentement, le visage pâle et défait.*

MAUREVERT. Non, madame, le coupable ne s'est pas empoisonné dans son cachot; le voici qui vient de lui-même se présenter à ses juges pour confondre une misérable accusation.

Il continue sa marche et disparaît par la porte qui conduit à la salle du tribunal; la reine et Téligny sont muets de stupeur.

SCÈNE IV.

LA REINE, TÉLIGNY.

TÉLIGNY. Maurevert, l'assassin de Coligny!... Impossible!

LA REINE, *se remettant de son trouble.* Impossible, dites-vous... C'est aussi ce que je me suis dit d'abord... et pourtant rien de plus réel...

TÉLIGNY. Qui l'accuse?

LA REINE. Lui-même.

TÉLIGNY. Et comment?

LA REINE. Un écrit signé de sa main.... un pacte horrible, par lequel il vendait le sang de Coligny à ses ennemis... Cet écrit est entre les mains des juges, et ils feront leur devoir... car nous l'avons juré, la tête du meurtrier sera abattue, fût-elle surmontée d'une couronne de comte, de duc. Allez, monsieur l'ambassadeur, et ne quittez pas le palais que justice n'ait été faite.

TÉLIGNY, *à part en s'éloignant.* Malheureuse Stella!

SCÈNE V.

LA REINE, *seule.*

Quelle horrible frayeur cet homme m'a faite! .. Ah! René! vous me paierez cher votre trahison... car nul doute, c'est lui qui l'a sauvé... Sauvé! il ne l'est pas, il ne le sera pas... La route est difficile; mais j'arriverai au but.. il le faut... Cruelle inquiétude... chaque minute, chaque seconde est un siècle pour moi... Ce tribunal!... Eh! qu'ai-je à craindre?... ne me sont-ils pas tous dévoués?... (*S'approchant de la porte et écoutant.*) Des cris!... des murmures!... il veut parler et s'épuise en vains efforts!... sa voix se perd au milieu du tumulte.... On se lève en désordre.... on ordonne qu'il soit entraîné hors de la présence des juges.... Ah! bien! bien! je puis m'éloigner maintenant.

Elle sort.

SCENE VI.

THOMAS, *conduit par ses gardes.*

Il tombe assis et accablé, les gardes s'éloigent.

THOMAS. Ils n'ont pas voulu m'entendre... je n'ai pu que pousser des cris confus, des cris de rage... et personne n'a élevé la voix en ma faveur.... et maintenant ils prononcent sur mon sort.... sur mon sort à moi déjà demi-mort par le poison, et qui sens les sources de la vie tarie dans ma poitrine en feu. (*Après une pause.*) O mon père!... Et ma fille, auront-ils eu pitié d'elle?... Le bruit de cette terrible accusation ne sera-t-il pas allé briser son âme?...

SCENE VII.

LE COMTE, THOMAS.

LE COMTE, *sur le seuil de la porte.* Maurevert!

THOMAS, *frémissant.* Mon père!... O terrible moment.

LE COMTE, *se jetant dans les bras de Thomas.* Mon fils! mon fils!... (*Ils se tiennent un instant étroitement serrés.*) Je sais tout, mon enfant; je sais que tu es innocent.... Réné m'a tout dit.

THOMAS. Les juges assemblés pour ma condamnation sont là qui délibèrent sur mon sort.

LE COMTE. Et tu ne leur as pas dit?...

THOMAS, Ils ont refusé de m'entendre, mon père.

LE COMTE. Oh! ils m'entendront, moi: la voix d'un père et d'un vieillard est sacrée, quand il vient défendre son fils... le ciel est avec lui et pour lui... Laisse-moi, j'irai seul, seul soutenu par mes cinquante ans de gloire. (*Il marche quelques pas, et tombe épuisé de fatigue; Thomas et Réné le relèvent.*) L'âge m'a trahi... cet effort m'a coûté ma dernière énergie... mon sang est tari dans mes veines... je le sens.... mon heure approche...

THOMAS, *écoutant.* Tout est fini, ce sont eux qui viennent.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JUGES, HUISSIERS, VALETS, *portant l'un l'épée, l'autre les ordres, l'autre le blason de Maurevert*, LE GRAND-PREVOT *les suit.*

L'UN DES JUGES. Comte Maurevert, vos juges et vos pairs, après avoir eu sous leurs yeux la preuve de votre crime, preuve signée de votre main... vous ont à l'unanimité condamné à la dégradation et à la peine de mort... Par égard pour votre rang, et pour les glorieux services de votre père, le premier supplice vous sera infligé dans cette salle.... L'arrêt est prononcé, qu'il soit à l'instant-même exécuté.

LE COMTE, *se relevant.* Arrêtez! arrêtez! votre arrêt est injuste! votre arrêt est infâme!... Juges et pairs, on vous a trompés, je vais tout vous dire... écoutez-moi. Au nom de mon grand âge, au nom de mon sang versé pour le pays... arrêtez, écoutez-moi. Mon fils n'est pas coupable... (*avec force*) C'est Catherine de Médicis qui a tout fait.

LE JUGE. Insulter la reine!... qu'on l'éloigne!

LE COMTE, *se débarrassant de l'étreinte de son fils.* Non, non, il faut qu'ils m'entendent... Tuez-moi, ou écoutez-moi

LE JUGE. Entrainez cet homme!

Les gardes s'avancent vers le vieux comte et veulent l'entraîner.

LE JUGE. Insulter la reine!... qu'on l'éloigne!

LE COMTE. Eh bien! je me tairai, mais laissez-moi près de mon fils... je veux l'assister, moi, je suis son père! je l'aiderai à mourir.

LE JUGE. Que justice se fasse! (*Le prevôt brise l'épée et le poignard de Maurevert.*) Maintenant l'écusson!

Le prévôt va briser l'écusson; en cet instant, Maurevert passe de l'abattement au transport.

MAUREVERT. Non, vous ne briserez pas les armes de ma famille!.. Vous n'avilirez pas une race qui a produit tant de vaillans gentilshommes maintenant endormis dans leurs sépulcres; vous n'éveillerez pas ces grandes ombres au bruit du marteau de fer tombant sur ce blason! Le blason! c'est l'ame des aïeux, c'est leur mémoire vivante, c'est leur dernier souffle et leur dernière gloire... Vous m'avez condamné, eh bien! me voilà! frappez-moi, mais ne brisez pas ces armes.

A un signe du grand-prevôt, un morne silence s'établit, et le prevôt lève lentement le fatal marteau; le vieux comte qui s'est jusque là fait violence se dresse de toute sa hauteur et s'écrie.

LE COMTE. Arrêtez!

Le bras du prevôt s'abaisse, le marteau frappe, l'écusson vole en éclats, et le vieux comte tombe la face contre terre.

MAUREVERT, *le relevant.* Mort! mort sous le coup de ma honte et de mon ignominie,

oh! pourquoi m'avez-vous reconnu, mon père!... pourquoi ne m'avez-vous pas toujours repoussé? vous seriez mort glorieux, en regardant le ciel, et votre ame se serait exhalée sans peine..... o mon père!... adieu... adieu... je vais vous suivre; me recevrez-vous dans vos bras, mon père, dans l'éternel séjour, et daignerez-vous effacer de vos baisers la tache que les hommes impriment à mon front?

LE JUGE. A L'échafaud!

Maurevert couvre de baisers et de larmes les cheveux blancs de son père, et se lève avec effort. On emporte le corps du vieux comte, et le cortége se dispose à se mettre en marche. Cris dans la coulisse.

SCENE IX.

Les Mêmes, STELLA.

STELLA. Mon père!... oh! sauvez mon père!...Ayez pitié de mes larmes et de ma désolation; ayez pitié d'une pauvre fille qui vous demande à genoux la vie de son père!

THOMAS, *relevant sa fille*. Tout est fini, mon enfant.

STELLA. Non, tout n'est pas fini, mon père... je puis bien mourir pour vous; je puis vous rendre la vie que vous m'avez donnée... Que leur importe?... c'est toujours votre sang qui coulera.

THOMAS. Retire-toi, Stella, c'est un terrible moment qui te tuerait... Retire-toi, ma fille, à ta vue, mon cœur se brise, et le sang de mes veines tarit; laisse mourir ton père avec courage, c'est le seul honneur qu'on ne puisse lui enlever. (*Essuyant ses larmes.*) Laisse moi, Stella, tu vois bien que mes larmes coulent... J'ai déjà tant souffert, mon enfant; ils m'ont si cruellement torturé!... ils ont flétri jusqu'à la dernière goutte de mon sang. (*Le prevôt fait signe de se mettre en marche.*) Oh! que je puisse dire mes douleurs à ma fille! tes sanglots me tuent, ma Stella, ne pleure pas ainsi, mon ange, tu ne seras pas seule dans le monde; tu as un époux qui pleurera de tes larmes, qui souffrira de ta douleur... car il t'aime.

STELLA. Lui, mon père; mais il vient de me repousser... mais il m'a lâchement abandonnée.

THOMAS. Abandonnée, toi ma fille, toi qui l'aimas follement, toi qui lui as tout sacrifié... abandonnée par lui, au mépris de sa foi solennellement jurée... et j'allais mourir pour cet homme, mourir d'une mort infâme! (*Appelant.*) La reine! madame la reine, suspendez mon supplice!... Je veux voir la reine Catherine... il faut que je la voie à tout prix!

SCENE X.

Les Mêmes, LA REINE.

THOMAS. Oh! venez, venez, madame!

LA REINE. Je suis prête à vous entendre, la dernière prière du condamné est sacrée.

THOMAS, *à la reine, à part et à voix basse.* Un sursis d'un jour, de moins d'un jour, d'une heure seulement, une heure de liberté; dans une heure je reviendrai porter ma tête sur l'échafaud, je le jure.

LA REINE. Où vas-tu?

THOMAS. Chez Téligny.

STELLA, *effrayée.* Ah! malheureuse... qu'ai-je fait!

LA REINE. Messieurs, l'exécution est suspendue, passage et liberté au condamné. (*A Thomas.*) Dans une heure?

THOMAS. Dans une heure!.... Viens, Stella!

Il l'entraîne.

ACTE CINQUIÈME.

Une porte double au fond; à côté, une fenêtre donnant sur la rue; une porte simple à droite.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE TÉLIGNY, UN VALET, *lui ceignant ses éperons.*

TÉLIGNY. Tout est prêt pour mon départ?

LE VALET. Tout, monseigneur; les chevaux sont sellés et les gens d'armes de votre suite sont à la porte de l'hôtel.

TÉLIGNY. C'est bien; mes armes maintenant?

Le valet sort.

SCENE II.

TELIGNY, *seul.*

Oui, j'ai besoin d'être seul quelques instans, car tout ce qui se passe autour de moi m'attère et me confond; et tout cela est bien vrai, et je ne suis pas dans les folles illusions d'un rêve...... Le comte Maurevert, l'assassin de Coligny, lui si noble, si brave, qui émerveillait la cour par ses austères vertus.... (*Apres un moment de silence et de lutte intérieure.*) Que devais-je faire, moi?... Pouvais-je donc épouser la fille d'un homme flétri, flétri dans sa personne, flétri dans ses aïeux, dégradé par la main du bourreau! d'un homme qui voulait porter le deuil et le désespoir dans ma famille? Allons, je n'ai fait que mon devoir; mais il est temps de partir.

Il va pour sortir.

SCENE III.

TELIGNY, STELLA, *en deuil.*

TÉLIGNY. Vous ici, Stella?

STELLA. Oui, monsieur le comte, Stella chez vous.

TÉLIGNY. Cette démarche...

STELLA. Vous étonne, n'est-ce pas, monsieur le comte? Cependant ces habits de deuil doivent vous dire de lamentables choses.

TÉLIGNY. Est-ce que votre père?...

STELLA. Pas encore, monsieur le comte; mais dans quelques instans l'heure de son supplice va sonner, et je puis bien maintenant porter ces tristes couleurs...

TÉLIGNY. C'est un grand malheur, Stella, et qui m'afflige profondément...

STELLA. Je le crois, monsieur le comte; aussi suis-je venue avec confiance pour vous porter les derniers vœux, la dernière et sainte espérance de mon père, qui va mourir.

TÉLIGNY. Hélas! Stella, il m'est cruel de vous dire ce que vous auriez pu comprendre, c'est que ce mariage est maintenant chose impossible...

STELLA. Il est donc vrai?.. je ne m'étais pas trompée, mon Dieu!.. Il est donc vrai que lorsque vous m'avez quittée, ce matin, vous me disiez au fond du cœur votre dernier adieu... et vous ne songiez pas que son ame, à Stella, allait se briser de la cruelle mort d'un père adoré... vous la laissiez seule dans l'abîme de sa douleur, seule, prête à mourir, sans un regard qui la console, sans une parole qui la relève!

TÉLIGNY, *la relevant.* Stella... votre douleur m'afflige, me désole... je voudrais pouvoir l'adoucir, et j'accuse amèrement ce monde cruel, qui fait retomber sur les enfans l'ignominie du père... mais hélas! je n'y puis rien...

STELLA. Quoi! vous partagez cette cruelle injustice du monde! quoi! pour vous Stella est marquée au front d'un sceau maudit! quoi! vous flétrissez aussi la fille quand les hommes ont flétri le père!.. O mon Dieu! devais-je donc vous trouver impitoyable, vous, Téligny.... Mais votre serment, monsieur le comte, votre parole de gentilhomme?

TÉLIGNY. Je ne puis vous le dissimuler, Stella, la mort de votre père rend nul mon serment et me dégage de ma parole.

STELLA. La mort de mon père!... Eh bien! sachez tout: mon père est mort pour vous sauver la vie.

TÉLIGNY. Que dites-vous, Stella?

STELLA. Savez-vous à quel prix la reine a rendu au comte Maurevert sa fille, qu'il croyait morte? à la condition qu'il signérait un blanc-seing; au-dessus de son nom,

elle écrivit perfidement l'aveu d'un crime, du meurtre de Coligny.

TÉLIGNY. Quoi! il n'était pas coupable?

STELLA. La reine dit ensuite au comte Maurevert que s'il ne vous assassinait pas lâchement, il serait livré à des juges... il refusa; vous fûtes sauvé, mais mon père va mourir.

TÉLIGNY. Stella, ce que vous venez de m'apprendre est pour moi un véritable désespoir. Je ne sais en vérité comment vous dire.., mais...

STELLA. Vous hésitez, monsieur le comte, vous hésitez?... Oh! c'est une horrible ingratitude... Oh! mais tu ne m'aimes donc plus, Téligny?... Rappelle-toi tout notre beau temps d'amour... Hélas! je suis la même, moi; mon cœur n'a pas changé... je t'aime, vois-tu, comme je t'aimai toujours; et maintenant encore... oh! ce que je vais te dire est bien coupable... et maintenant j'oublie mon père, notre cruelle infortune, et je ne vois que toi, Téligny, et je ne trouve que toi au fond de mon âme; et sur mes lèvres, malgré mes efforts, se presse toujours le même mot: je t'aime! je t'aime! Oh! ne m'abandonne pas... au nom du ciel, ne m'abandonne pas!...

TÉLIGNY. Encore une fois, Stella, cet entretien est douloureux pour l'un et pour l'autre... Et d'ailleurs, en ce moment, je suis forcé de partir pour Orléans, où ma mission m'appelle.

Il fait un mouvement pour sortir.

STELLA, *l'arrêtant.* Téligny, garde-toi de sortir ainsi.

TÉLIGNY, *s'arrêtant.* Il faut que je sorte, Stella; et quand il s'agit de mon devoir, il n'y a pas de puissance humaine ou divine qui puisse m'arrêter.

Il se dispose de nouveau à sortir.

STELLA. Téligny!... arrête!...

TÉLIGNY. Il faut que je sorte... (*Il traîne avec lui Stella jusqu'à la porte, et cherche, mais vainement, à l'ouvrir.*) Fermée! fermée! (*Repoussant violemment Stella.*) Malheur à celui qui a fermé cette porte!

SCENE IV.

LES MÊMES, THOMAS MAUREVERT, *l'épée à la main.*

THOMAS. Malheur à toi, comte Téligny!

TÉLIGNY. Maurevert ici, chez moi... l'épée à la main!

THOMAS. Oui, Maurevert! Maurevert le condamné, Maurevert l'assassin... qui vient faire justice de tant de bassesse et d'infamie...

STELLA. O mon père! faites-lui grâce... pardon pour lui, mon père!...

THOMAS. Va, Stella, laisse-nous...

STELLA. Je ne vous quitte pas, mon père... laissez-moi le défendre contre votre colère... car je l'aime, je l'aime toujours!...

THOMAS, *il prend sa fille dans ses bras et l'entraîne hors de la scène, en la faisant sortir par la porte à gauche, qu'il referme sur elle malgré sa résistance et ses cris de désespoir.* Il n'y a plus de pitié pour lui... viens, Stella!...

SCENE V.

THOMAS MAUREVERT, TÉLIGNY.

Pendant la courte scène qui suit, Stella cherche à ébranler la porte qui la renferme, et demande avec des cris de douleur la grâce de Téligny.

THOMAS. Nous voilà seuls maintenant!

TÉLIGNY. Eh bien! que me voulez-vous? et pourquoi cette épée nue quand je suis sans armes?

THOMAS. Et tu ne devines pas!... qu'as-tu fait de ton serment, Téligny?

TÉLIGNY. Qu'avez-vous fait de votre honneur, comte Maurevert?

THOMAS. De quelque genre de mort que dût mourir Maurevert... fût-il infâme... entends-tu, Téligny? fût-il infâme! tu as juré d'épouser sa fille? (*Teligny ne répond pas.*) Ma fille est venue réclamer ta parole, et tu l'as brutalement repoussée... le père vient prendre la place de son enfant et te demander encore, mais une dernière fois, si tu veux garder ton serment?

TÉLIGNY. Ce mariage est impossible...

THOMAS. Eh bien! alors, tu vas mourir, Téligny, car c'est ton arrêt que tu as prononcé!...

TÉLIGNY. Mourir!... vous voulez donc m'assassiner?

STELLA, *de l'intérieur.* Grâce! grâce, mon père!...

TÉLIGNY. Une épée, monsieur le comte, une épée!... (*Ébranlant la porte.*) Vous êtes gentilhomme et vous ne m'assassinerez pas!...

Maurevert s'arrête ému et hésite.

THOMAS. Non, je suis Maurevert, Maurevert... condamné comme assassin; n'espère donc pas de pitié...